

**CORBEAU VOLE
LA LUMIÈRE**

RECUEIL DE MYTHES HAIDAS

Tous droits réservés.

Texte © 1984, 1996 Bill Reid et Robert Bringhurst

Illustrations © 1984 Bill Reid

Préface © 1989 Claude Lévi-Strauss

Version anglaise © Douglas & McIntyre, une division de D & M Publishers Inc.

Nouvelle édition française © Éditions des Plaines 2011

Précédemment publié sous le titre « Le dit du Corbeau » aux Éditions Atelier Alpha bleue

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transmise sous aucune forme ou par quelque moyen électronique ou mécanique que ce soit, par photocopie, par enregistrement ou par quelque forme d'entreposage d'information ou système de recouvrement, sans la permission écrite de l'éditeur.

L'éditeur remercie vivement Martine Reid pour sa confiance et son soutien dans la publication de cet ouvrage.

Les Éditions des Plaines remercient le Conseil des Arts du Canada et le Conseil des Arts du Manitoba du soutien accordé dans le cadre des subventions globales aux éditeurs et reconnaissent l'aide financière du ministère du Patrimoine canadien (PADIÉ) et du ministère de la Culture, Patrimoine et Tourisme du Manitoba, pour leurs activités d'édition.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Manitoba 

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Reid, Bill, 1920-1998

Corbeau vole la lumière : recueil de mythes haïdas / Bill Reid, Robert Bringhurst ; préface de Claude Lévi-Strauss.

Traduction de: The raven steals the light.

ISBN 978-2-89611-074-2

1. Mythologie haida--Colombie-Britannique--Haida Gwaii. 2. Haida (Indiens)--Colombie-Britannique--Haida Gwaii--Folklore. I. Bringhurst, Robert, 1946- II. Titre.

E99.H2R4714 2011

398.2089'9728

C2011-900231-0

Depot légal, 2011 :

Bibliothèque nationale du Canada, Bibliothèque nationale du Québec,

Bibliothèque provinciale du Manitoba.

Éditions des Plaines

C.P. 123 Saint-Boniface (Manitoba) Canada R2H 3B4

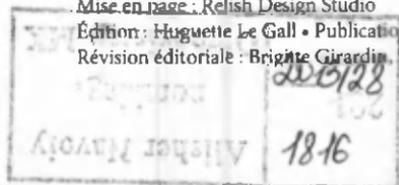
Tél. : 204 235 0078 • admin@plaines.mb.ca • www.plaines.ca

Traduction : Christiane Thiollier

Mise en page : Relish Design Studio

Édition : Huguette Le Gall • Publication : Joanne Therrien.

Révision éditoriale : Brigitte Girardin, Pierrette Blais



BILL REID
ROBERT BRINGHURST

CORBEAU VOLE LA LUMIÈRE

DESSINS DE BILL REID

Préface de Claude Lévi-Strauss
de l'Académie française

Traduit de l'anglais par Christiane Thiollier



PRÉFACE

Pendant l'été de 1974, ma femme, notre jeune fils et moi parcourions la Colombie-Britannique dans ce qu'on appelle là-bas un *camper*. Un soir, sur la côte de l'île Vancouver, nous attendions le ferry où nous devions embarquer avec notre véhicule, qui était aussi notre logis, pour gagner Alert Bay. C'est le nom d'une très petite île* dans le détroit de Géorgie, habitée par des Indiens Kwakiutl qui la tiennent pour un de leurs sanctuaires.

La nuit tombait et le ferry n'arrivait pas. On devinait ses feux dans le lointain; il semblait se livrer à des évolutions compliquées. On sut bientôt qu'il avait été requis par radio dans une autre île pour une urgence médicale et qu'il ne viendrait pas nous chercher avant plusieurs heures.

Sur le quai de planches, nous étions quelques passagers qui prenions notre mal en patience. Un jeune homme au type indien, habillé d'un survêtement rose, engagea la conversation. Il me dit qu'il était champion de je ne sais plus quel sport; Kwakiutl de naissance, il avait toujours vécu loin des siens et il retournait au pays pour devenir sculpteur — bon métier, expliqua-t-il, dans

*Cormorant Island

lequel on ne paye pas d'impôts. Il ajouta que ce serait difficile : il lui faudrait d'abord apprendre sa langue qu'il n'avait jamais sue.

Le propos me parut révélateur tant il est vrai que chez les Indiens* de la côte Nord-Ouest les arts traditionnels sont indissolublement liés aux légendes et aux mythes. Aucun autre art n'a franchi d'un élan si puissant la barrière entre le monde naturel et le monde surnaturel. Les Indiens de la côte Nord-Ouest ont, au cours des millénaires, élaboré des conventions graphiques et plastiques, mis en œuvre des procédés stylistiques qui mêlent, imbriquent, transmutent les uns dans les autres des traits humains et non humains. Ils donnent la vie à une réalité jusqu'alors inimaginable et à laquelle, pourtant, le spectateur adhère sur-le-champ : composée d'êtres d'un troisième type, ni humains, ni animaux mais les deux à la fois; qui, comme dit le poète, nous « observent avec des regards familiers » et nous ramènent aux temps évoqués par ce livre-ci où « les bêtes revêtaient aussi bien la forme humaine que la forme animale et connaissaient parfaitement les mœurs et le langage des hommes ».

Car ces êtres ont tous joué un rôle déterminant dans l'histoire du peuple entier, ou bien dans celle des clans, des maisons, des familles. La manière dont l'artiste les rassemble ou dont il représente les traits de chacun d'eux rappelle, dans le détail, les occasions au cours desquelles ils apparurent. Ce sont de grands ancêtres, ou bien des protecteurs (parfois aussi de redoutables adversaires) que les humains connurent dans des temps très anciens. Les circonstances de ces rencontres, telles que les mythes et les légendes les relatent, expliquent les distinctions socia-

*NDE : Amérindiens

les, les degrés hiérarchiques, les fonctions rituelles. Elles seules permettent de comprendre la forme, le décor des masques, des emblèmes, portés par les participants durant les cérémonies.

Qu'il soit d'origine haïda comme Bill Reid, ou bien Tlingit, Tsimshian, Kwakiutl, Bella Coola, un artiste de la côte Nord-Ouest doit être aussi un érudit. Il faut qu'il incorpore à ses ouvrages jusqu'aux moindres nuances locales d'un savoir qui, à bien des égards, constitue pour tous ces peuples un patrimoine commun. Car au cours des siècles, tantôt ils commerçaient, tantôt ils se faisaient la guerre; ils se mariaient entre eux ou se prenaient des prisonniers qui devenaient leurs esclaves. Belliqueux ou pacifiques, ces contacts incessants ont rapproché les styles de peinture et de sculpture aussi bien que les mythes. Ils ont fait des cultures de la côte une véritable civilisation.

Le premier mythe de ce recueil offre un bon exemple de grands thèmes cosmologiques communs à tous les peuples de la région. Il met en scène Corbeau, divinité qui se rattache au type appelé en anglais *trickster* et que le vieux mot français « décepteur » qualifie à la perfection. On s'est parfois étonné que les Amérindiens missent au premier rang de leur panthéon un personnage trompeur, effronté, libidineux, souvent grotesque et très porté sur la scatologie. Mais c'est que la pensée indigène le situe à la charnière entre deux ères. À l'origine des temps, rien n'était impossible, les souhaits les plus extravagants pouvaient se réaliser. En revanche l'ère actuelle, où les humains et les animaux ont acquis des natures distinctes, est marquée au sceau

de la nécessité. Dans le monde habité par les hommes, la vie sociale obéit à des règles et la nature dicte ses volontés. On ne peut plus faire n'importe quoi. Le Décepteur le découvre, souvent à son détriment; et parce que ses appétits immodérés le rendent, lui le premier, victime de ces contraintes naissantes, il lui revient de les rendre définitives et de fixer leurs modalités. Dans un univers en plein changement, il est tout à la fois le dernier insoumis et le premier législateur.

Une des œuvres maîtresses de Bill Reid, que ses dimensions n'ont pas permis de transporter à Paris, représente la découverte par Corbeau des premiers hommes, que raconte un mythe de ce recueil. On voit par l'allure majestueuse, en même temps louche, que Bill Reid a su donner au personnage à quel point il était nécessaire que le sculpteur se laissât imprégner par la substance des mythes. De son intimité avec les mythes, Bill Reid témoigne ici d'une double façon : par des dessins d'un raffinement extrême, et en se faisant lui-même conteur. Sans doute ses récits ne peuvent prétendre à la densité, à la complexité des longues versions recueillies presque toutes en langue vernaculaire et publiées par Swanton au début de ce siècle. Mais celles-ci offraient déjà des lacunes, et d'autres furent peut-être encore plus riches en détails que nous ne connaissons jamais.

« Simples aperçus sur les grands mythes », comme dit modestement Bill Reid des siennes, elles restent néanmoins très fidèles. Les traductions mot à mot qu'on trouve dans les ouvrages savants ne se soucient pas de garder tout leur charme à ces histoires merveil-

Préface

leuses. Fruit d'une collaboration inspirée entre un artiste et un poète, ce livre nous en rend mieux sensibles le pouvoir de séduction, la grâce et la fraîcheur.

Claude Lévi-Strauss
de l'Académie française

AVANT-PROPOS

Le destin m'a accordé une grâce toute particulière en me faisant naître et grandir à une époque où les anciens Haïdas et leurs pairs des diverses populations de la côte Nord-Ouest vivaient encore.

Le sentiment très fort que ces hommes avaient de leur identité leur a permis de survivre aux terribles assauts menés contre le mode de vie qui les avait si bien servis pendant si longtemps; ils ont répondu aux rigueurs d'un monde arrogant, souvent inamical et dédaigneux, avec une dignité et une courtoisie parfaites, leur instinct les conduisant toujours à se comporter exactement comme il le fallait. De ma vie à coup sûr je ne rencontrerai personne qui les vaille.

Je voudrais dédier ce livre à l'un de ces hommes, Henry Young, de Skidegate, qui fut mon ami lorsque j'avais vingt ans et qu'il en avait dépassé quatre-vingts. Je regrette mon manque d'attention d'alors et déplore de n'avoir pas passé les bien rares moments qu'il me demandait de lui consacrer à mieux capter le charme de sa merveilleuse langue, si belle, si vibrante, et à emmagasiner dans ma mémoire davantage de ces contes mettant en scène les créatures mythiques dont les

multiples aventures ont instruit, nourri et amusé les Haïdas pendant leur longue histoire.

Henry était le dépositaire de la plupart des mythes et légendes des Haïdas du sud, ayant été entraîné depuis l'enfance à maintenir vivante la tradition orale. Si je l'avais mieux écouté, nous pourrions maintenant vous raconter les véritables histoires de Corbeau et de ses compagnons plutôt que de vous livrer ces divertissements légers, simples aperçus sur les grands mythes.

Tels qu'ils sont, il me semble que le lecteur peut y trouver matière à se distraire et même à réfléchir. Que me pardonnent cependant les magnifiques conteurs du passé! En saluant la mémoire de Gytadzlius, Henry Young, c'est à eux tous que je veux rendre hommage.

Bill Reid

PRÉSENTATION DES ÎLES

Les *Haida Gwaii*, les « Îles du Peuple », sont situées à égale distance de Louqsor, de Machu Picchu, de Ninive et de Tombouctou. Sur les cartes de l'homme blanc où le moindre îlot, le plus petit bout de terrain, habité ou non, doit maintenant reposer à l'ombre d'un drapeau national et se voit de préférence doter du nom de quelque monarque ou de quelque homme politique, les *Haida Gwaii* se présentent comme la partie la plus occidentale du Canada et ne portent le nom ni des Haïdas qui y ont toujours vécu, ni de Corbeau qui les a placées là sans trop y réfléchir, mais d'une dame qui n'y a jamais mis les pieds. Elle se nommait Sophie Charlotte de Mecklembourg-Strelitz, mais les Anglais l'appelaient simplement la reine Charlotte, car elle était la femme de George III d'Angleterre, le roi fou.

Ainsi Corbeau, qui se délecte à appeler une rose un chou puant¹, juste par goût de l'embrouille, nous a joué encore une fois un tour, aux Haïdas comme aux Blancs. Il nous a dressés à dire les « Îles de la Reine-Charlotte » quand nous parlons des *Haida Gwaii*.

Ces histoires étaient racontées là-bas bien avant que ne vit le jour ladite reine.

Robert Bringhurst

1. *skunk cabbage*

CORBEAU VOLE LA LUMIÈRE

	Alisher Navoiy
2013128	román
1816	O'zbekiston MK



Avant qu'il y ait quoi que ce soit au monde, avant que les eaux recouvrent tout puis se retirent, avant qu'il y ait sur la terre des animaux, dans l'air des oiseaux, dans la mer des poissons, des baleines et des phoques, il y avait un vieil homme qui vivait dans une maison, au bord d'une rivière, avec son unique enfant, une fille. Qu'elle soit belle comme les branches du sapin ciguë sur un ciel de printemps au lever du soleil ou laide comme une limace de mer est à vrai dire de peu d'importance dans cette histoire qui se passe à peu près complètement dans l'obscurité.

Car le monde en ce temps-là était tout entier dans le noir. Un noir d'encre, un noir de poix, un noir où tout se noie, un noir plus noir que la plus noire des nuits d'hiver, plus noir que tout ce que l'on a connu depuis de plus noir.

S'il faisait si noir, c'est que le vieil homme avait dans sa maison au bord de la rivière un coffre qui contenait un coffre qui contenait un coffre qui contenait une infinité de coffrets, chacun d'eux contenant un coffret légèrement plus petit que lui jusqu'au dernier qui était

si petit qu'il ne pouvait rien contenir d'autre que toute la lumière de l'univers.

Corbeau, qui existait bien sûr à cette époque puisqu'il a toujours existé et existera toujours, n'était pas très content de cet état de choses. Il se cognait partout, trébuchait ici et là et cela le freinait considérablement dans sa quête de plaisirs en tout genre et dans ses incessants efforts pour changer le monde et se mêler de tout.

Ses errances dans l'obscurité finirent par le mener jusqu'à la cabane du vieil homme. Il commença par entendre une petite voix qui chantonait à quelque distance. En suivant la voix, il ne tarda pas à se trouver près d'une maison et, lorsqu'il eut collé son oreille contre les planches de la paroi, il parvint à capter ce qui suit : « J'ai chez moi un coffre, et à l'intérieur de ce coffre il y a un autre coffre, et à l'intérieur de ce coffre il y a beaucoup de coffrets et dans le plus petit de tous il y a toute la lumière du monde. Tout ça m'appartient, et je ne laisserai jamais qui que ce soit y toucher, même ma fille, car, qui sait, elle est peut-être aussi laide qu'une limace de mer, et ni elle ni moi n'avons envie de le savoir. »

Il ne fallut qu'un instant à Corbeau pour décider de s'approprier la lumière, mais il lui fallut beaucoup plus longtemps pour imaginer comment s'y prendre.

D'abord, il chercha à localiser la porte. Mais il eut beau faire mille et mille fois le tour de la maison et tâter les planches une à une pendant des heures, il ne put trouver la moindre ouverture. Il lui arrivait parfois d'entendre le vieil homme ou sa fille quitter leur logis pour aller chercher de l'eau ou pour toute autre raison, mais ils sortaient inmanquablement par la façade op-

posée à celle devant laquelle il se trouvait, et, si vite qu'il se précipitât de l'autre côté, c'était toujours pour arriver devant une paroi désespérément lisse.

Découragé, Corbeau se mit à arpenter le bord de la rivière en se creusant la tête pour découvrir le moyen de pénétrer dans la maison. Ce faisant, l'idée de la jeune personne qui s'y trouvait commença à faire quelque effet sur son imagination, et sur autre chose aussi.

« Il est probable qu'elle est laide comme une limace de mer, se dit-il, mais d'un autre côté elle pourrait bien être belle comme les branches d'un sapin ciguë sur un lever de soleil de printemps, si seulement il y avait assez de lumière pour qu'il y en ait un. » Ce furent ces réflexions quelque peu oiseuses qui lui suggèrent la solution à son problème.

Il attendit que la jeune fille, dont il pouvait maintenant distinguer les pas de ceux de son père, vint à la rivière pour y quérir de l'eau. Se changeant alors en aiguille de pin, il se laissa tomber dans le flot et descendit le courant juste à point pour être pris dans le seau qu'elle remplissait.

Même sous cette dimension réduite, Corbeau était encore capable d'exercer ses pouvoirs magiques, assez tout au moins pour donner si soif à la jeune fille qu'elle but une grande gorgée d'eau et avala l'aiguille.

Quand il eut dégringolé bien au fond de son petit ventre chaud, Corbeau se nicha dans un coin confortable, se transforma une fois de plus, cette fois en un minuscule être humain, et partit pour un long sommeil. Tout en dormant, il se mit à grandir.

La jeune fille ne comprenait rien à ce qui lui arrivait, et naturellement elle n'en dit mot à son père, qui, étant donné qu'il faisait tout noir, ne remarqua rien d'anormal, jusqu'au jour où il ne put pas ne pas noter une nouvelle présence dans la maison, Corbeau y ayant fait une apparition triomphale sous la forme d'un nouveau-né de sexe masculin.

C'était — ou ç'aurait été si quelqu'un avait pu le voir — un garçonnet d'étrange apparence, doté d'un long nez en forme de bec et de quelques plumes par-ci par-là. Il possédait aussi les yeux brillants de Corbeau, ce qui aurait donné à sa physionomie un air vif et fureteur — si air il avait pu y avoir au regard de quiconque.

Et quel tintamarre il faisait! Son cri était à la fois celui d'un enfant gâté et celui de Corbeau dans ses heures de colère — et pourtant sa voix pouvait aussi avoir la douceur du vent dans les branches de pin; il y passait alors quelque chose de ce sublime chant de cloche dont la gorge de Corbeau a le privilège.

Dans ces moments-là, son grand-père se prenait à adorer cet étrange nouveau-venu et passait de longues heures à lui fabriquer des jouets et à lui inventer des jeux.

Tout en travaillant à renforcer l'affection et la confiance du vieil homme envers lui, Corbeau intensifiait ses recherches dans la maison. Au terme d'explorations multiples, il en vint à la conviction que la lumière était cachée dans le grand coffre qui était posé dans un coin. Il en souleva un jour précautionneusement le couvercle, mais ne put bien sûr rien voir. Il put seulement sentir un autre coffre à l'intérieur. Cela suffit pour que le grand-

père se rende compte qu'il était arrivé quelque chose à son précieux réceptacle. Il réprimanda très sévèrement le voleur potentiel, le menaçant des pires punitions s'il touchait encore au coffre.

Cette algarade déclencha une suite de protestations assourdissantes, suivies de tendres supplications par lesquelles, sans jamais mentionner la lumière, l'enfant Corbeau se contentait d'implorer que lui soit donné le plus grand coffre. Ce coffre, disait-il, était la seule chose qui lui manquait pour être tout à fait heureux.

Comme la plupart des grands-parents sinon tous l'ont fait depuis le commencement des temps, le vieil homme finit par céder et donna à son petit-fils le coffre extérieur, ce qui le satisfit pour un bout de temps. Mais, comme la plupart des petits-enfants sinon tous l'ont fait depuis le commencement des temps, Corbeau ne tarda pas à demander le coffre suivant.

Cela lui prit des jours et des jours, il lui fallut des cajoleries sans nombre coupées de crises de rage savamment orchestrées, mais il obtint, l'un après l'autre, tous les coffrets. Déjà quand il n'en restait plus que quelques-uns, une étrange luminosité, jamais encore observée, avait commencé à pénétrer l'obscurité, faisant apparaître des formes vagues et des ombres, rien encore de bien défini. Au dernier coffret, l'enfant Corbeau usa de sa voix la plus irrésistible pour prier le vieil homme de lui laisser tenir la lumière rien qu'un tout petit peu.

Sa requête fut immédiatement rejetée, mais naturellement le grand-père au bout d'un certain temps finit par céder. Du dernier coffret il sortit la lumière, sous

la forme d'une belle boule incandescente, et la lança à son petit-fils.

Il n'aperçut que pendant une fraction de seconde l'enfant à qui il avait prodigué tant d'amour car, dans le temps même où la lumière allait vers lui, sa forme humaine disparut pour laisser place à une masse énorme, noire et brillante, ailes déployées et bec ouvert, en position d'attente. Corbeau se saisit de la boule de feu, jeta ses larges ailes derrière son dos et s'élança à travers le conduit de cheminée dans l'obscurité du vaste monde.

Celui-ci fut instantanément transformé. Les montagnes et les vallées apparurent, précisément dessinées; les rivières prirent un éclat étincelant; partout la vie se mit en mouvement. Et, à l'autre bout du ciel, une autre grande masse ailée fit irruption dans l'espace : la lumière avait frappé pour la première fois le regard de l'aigle et lui avait montré sa cible.

Corbeau évoluait dans le ciel, tout à la joie que lui donnait son précieux butin, admirant l'effet que celui-ci produisait sur le monde au-dessous de lui, se félicitant de ce qu'il voyait maintenant où il allait au lieu de voler comme avant à l'aveuglette en priant pour qu'il ne lui arrive pas trop de catastrophes. Il était si heureux qu'il n'aperçut Aigle que quand celui-ci était déjà quasiment sur lui. Dans sa panique, il fit une embardée pour éviter les serres cruelles de son ennemi et, ce faisant, laissa échapper une bonne moitié de la lumière qu'il tenait dans son bec. Celle-ci tomba brutalement sur les rochers qu'il était en train de survoler et s'y brisa en éclats — un gros et une infinité de petits — qui rebondirent jusque dans le ciel où, devenus la

lune et les étoiles, ils rendent encore aujourd'hui gloire à la nuit.

Aigle pourchassa sa proie jusqu'aux confins du monde. Épuisé par cette longue traque, Corbeau finit par lâcher son dernier morceau de lumière. Celui-ci, après s'être posé en douceur sur un lit de nuages, s'éleva tout doucement au-dessus des montagnes de l'est.

Ses premiers rayons pénétrèrent par le conduit de la cheminée jusque dans la maison près de la rivière où le vieil homme pleurait amèrement sur la perte de son trésor et sur la trahison de son petit-fils. Mais lorsque la clarté fit irruption il leva les yeux et pour la première fois aperçut sa fille, qui était restée tranquillement assise dans un coin pendant tout ce temps, complètement ahurie par cette succession d'événements.

Le vieil homme vit alors que son enfant était belle comme les branches du sapin ciguë sur un ciel de printemps au lever du soleil et il commença à se sentir un peu mieux.



LA MAISON DES CASTORS



Corbeau, fatigué des *Haida Gwaii*, s'était envolé pour la grande terre où il y avait, lui avait-on dit, des lacs et des rivières, toutes choses qui ne se trouvaient pas à cette époque dans les îles. Lacs et rivières ne l'intéressaient pas spécialement en tant que tels; en revanche l'idée des poissons succulents qu'il pourrait y pêcher le séduisait fortement.

Ayant atterri sur une plage, il venait de la parcourir, tenaillé par la faim et recru de solitude, quand au détour d'un promontoire il rencontra deux hommes en qui il reconnut des castors. Ayant tout de suite compris que Corbeau rêvait d'un bon repas et d'un coin douillet pour se délasser les ailes, les deux promeneurs se montrèrent très amicaux et lui donnèrent le peu de nourriture qu'ils avaient avec eux — de la vraie nourriture, pas de l'écorce d'aulne comme en mangent les castors. Il n'y avait pas à ce moment-là sur terre d'êtres humains tels que nous les connaissons maintenant. Corbeau n'avait pas encore trouvé le truc pour les créer. Toutefois les deux castors, ayant décidé d'aller explorer la plage, avaient non seulement pris forme d'hommes mais, au grand contentement

de Corbeau, avaient aussi adopté le régime riche et varié des humains.

Ils l'invitèrent à venir chez eux et Corbeau accepta de grand cœur. La maison était proche et c'était une belle demeure en vérité, faite de planches et de poutres, avec devant un superbe mât sculpté. Dans la pièce intérieure, Corbeau aperçut au fond, faisant toute la largeur de la maison, un paravent magnifiquement peint derrière lequel il lui sembla entendre des mugissements de torrents et des gazouillis de ruisseaux. Chose plus excitante encore, un bruit lui parvint qui, très nettement, était celui que fait en sautant un poisson de bonne taille.

Corbeau interrogea ses hôtes. Il ne se souvenait pas d'avoir vu la moindre goutte d'eau autour de la maison lors de son arrivée. Les deux hommes, qui étaient en réalité des castors, lui répondirent qu'ils n'entendaient pas le moindre bruit.

L'un d'entre eux alluma un feu dans le foyer qui occupait le centre de la maison. L'autre se glissa à travers une ouverture du paravent, auquel la lueur des flammes donnait d'étranges miroitements, et revint au bout de peu de temps portant deux saumons. Les deux hommes les firent cuire sur le feu et en offrirent une part à Corbeau. Au terme du festin, les trois convives, repus, s'en allèrent dormir.

Le matin suivant, le même scénario se reproduisit, l'un des deux hommes allumant le feu, l'autre disparaissant derrière le paravent et reparaissant chargé de poissons, les trois convives se gavant à satiété.

Corbeau séjourna longtemps dans la maison des castors, appréciant la nourriture et la compagnie de

ses hôtes. Mais un matin il découvrit à son réveil que les deux hommes, dont il avait su depuis le début que c'étaient des castors, avaient repris leur forme initiale. Les bruits sympathiques accompagnant habituellement la préparation du premier repas de la journée avaient fait place aux grognements et aux ahanements de ces industriels constructeurs qui coupaient des arbres et les hissaient jusqu'à la maison. Et, chose pire encore, au lieu du succulent saumon qui lui était servi d'ordinaire, il se vit apporter en guise de petit déjeuner un bout de bois coriace. C'en était trop, Corbeau fut saisi d'une brusque et violente nostalgie pour ses îles natales et décida qu'il était temps de rentrer.

Mais il n'était pas question qu'il regagne ses îles sans avoir percé le secret du paravent. C'est pourquoi, dès que les castors furent repartis pour une autre expédition de bûcheronnage, Corbeau se précipita au fond de la maison pour mener son exploration. Il lui fut impossible de trouver la moindre ouverture. Il se souvint alors que l'un des castors mettait toujours en route le feu avant que l'autre ne parte en expédition. Il fit donc de même et aussitôt le paravent sembla se dissoudre sous ses yeux comme une brume matinale. Marchant droit à travers les images immatérielles qui l'instant d'avant avaient la solidité du bois, il se retrouva devant un vaste paysage de lacs et de rivières débordant de poissons, des poissons qui tous retournaient à leurs eaux d'origine pour y frayer et y finir leurs jours.

Tout excité, Corbeau tenta de ramasser un maximum de poissons pour les emporter dans ses îles mais,

dans ses efforts pour en prendre le plus possible, il finissait toujours par les laisser tous tomber.

Alors il fit une pause et retourna le problème dans sa tête. « C'est un joli pays, se dit-il, mais c'est tout plat, pas du tout comme les îles. Je me demande ce qui se passerait si je le prenais par un coin et si j'essayais de le rouler pour l'emporter comme ça dans mon bec. » Sitôt dit, sitôt fait, Corbeau agrippa le terrain le plus proche et découvrit qu'il se décollait très facilement de son lit de rochers. Il se mit alors à le rouler comme il l'aurait fait d'un tapis en écorce de cèdre et, en très peu de temps, lacs et rivières furent soigneusement rassemblés en un rouleau bien serré qu'il put saisir dans son bec. Il n'avait plus qu'à retraverser l'écran et à mettre le cap sur les îles.

En cours de route, le contenu d'un bon nombre de rivières s'écoula, mais il resta une quantité de torrents et de petits lacs et, chose essentielle, il resta les poissons.

Quand enfin il atteignit les îles, Corbeau était las de porter sa charge; il fut heureux de lâcher le rouleau et de laisser tomber sa récolte ici et là. C'est ainsi que les *Haida Gwaii* sont parsemées de lacs et de torrents, petits mais extraordinairement poissonneux. Chaque année reviennent sur les frayères des millions de saumons, nourriture de choix pour Corbeau et ses amis.

LES PREMIERS HOMMES



Les eaux qui avaient recouvert les terres pendant si longtemps s'étaient enfin retirées et avaient même libéré l'étroite langue de sable située au nord de Naikun qui porte maintenant le nom de Rose Spit. Corbeau avait mis le cap sur ce petit coin nouvellement réapparu afin de s'y gaver des douceurs que laisse derrière lui le reflux. Pour une fois il n'était donc pas affamé; cependant restaient toujours inassouvis ses autres appétits : curiosité, convoitise, soif inextinguible de se mêler de tout, de changer le cours des choses, de jouer des tours au monde et à ses créatures.

La lumière qu'il venait de dérober au vieil homme qui la gardait cachée dans un coffret, au cœur d'un univers obscur, avait éclaboussé la nuit d'étoiles et projeté dans le ciel une lune aux formes changeantes. D'elle venait aussi cette intense clarté qui se déversait pendant le jour sur la longue plage dont la courbe partait de la pointe où il avait atterri pour se déployer vers l'ouest jusqu'à Tao Hill. Si ravissant que soit ce petit paradis, il présentait aux yeux de Corbeau un grave défaut : celui d'être désert et donc terriblement ennuyeux. Poussant un grand soupir, l'oiseau replia résolument ses ailes et

s'avança sur le sable le cou dressé, l'œil aiguisé, l'ouïe en alerte, à l'affût d'un spectacle ou d'un bruit inhabituel. Puis il reprit son vol et apostropha le ciel vide. À sa grande joie lui parvint en réponse un cri, ou plus exactement un piaillage étouffé.

D'abord il ne vit rien mais, au second regard, un éclat blanc lui frappa l'œil et, s'étant posé, il aperçut juste devant lui, à demi-enterrée dans le sable, une gigantesque palourde. Un examen plus attentif lui fit découvrir que le coquillage grouillait de petits êtres recroquevillés de terreur sous l'ombre énorme qu'il projetait sur eux.

Voilà enfin qui allait rompre la monotonie de cette journée. Mais tant que ces stupides petites choses se terreraient dans leur coquille, quel amusement en attendre? Or il ne pouvait être question qu'elles sortent dans l'état de frayeur où elles se trouvaient. Corbeau approcha donc sa grosse tête noire et luisante de la palourde et, usant à nouveau de cette langue diabolique qui lui avait valu tant de mésaventures mais l'avait aussi tiré de tant de mauvais pas au cours de son existence agitée de semeur d'embrouilles, il multiplia les mots enjôleurs, tendres et pressants propres à les persuader de venir batifoler dans ce monde merveilleux. Il faut se rappeler que Corbeau a deux voix : la première est rauque et stridente, la seconde — celle dont il se servait maintenant — mélodieuse et envoûtante, semble venir des profondeurs de l'océan, ou encore s'échapper des grottes où naissent les vents. C'est un chant irrésistible, un des plus beaux qui existent au monde. Aussi ne se passa-t-il pas longtemps avant que

n'émergent de leur coquille un, puis plusieurs de ses petits habitants. Certains d'entre eux, terrifiés par l'immensité du ciel et de la mer, effarés par la noirceur de Corbeau, regagnèrent leur abri sans tarder. Mais, au bout du compte, la curiosité l'emporta sur la prudence et tous se faulèrent dehors. Curieuses créatures en vérité : deux pattes comme Corbeau, mais la ressemblance s'arrêtait là : pas de plumes luisantes, pas de bec pointu; une peau claire et dénudée, avec cependant de longs poils noirs sur une tête aux traits aplatis; au lieu d'ailes solides, de maigres appendices comparables à des baguettes qui battaient l'air continuellement. Tels étaient les Haïdas d'origine, les premiers hommes.

Pendant un long moment, Corbeau prit plaisir à ce nouveau jeu : il observait ces petits êtres dans leur exploration d'un univers démesurément agrandi et s'amusait de les voir tantôt s'assister les uns et les autres dans leurs découvertes, tantôt se chamailler à propos de quelque bricole trouvée sur la plage. Il leur enseigna même des trucs qu'ils mirent en pratique avec une habileté remarquable. Mais la capacité d'attention de Corbeau est restreinte et il se fatigua bientôt de ses minuscules compagnons. Pour une bonne raison aussi, c'est qu'il n'y avait là que des mâles. C'était des femelles qu'il aurait voulu découvrir sur la plage, pour que le jeu devienne un peu intéressant, mais de femelles il n'y en avait point. Il allait réenfourner ces petites créatures assommantes et exigeantes dans leur coquille pour ensuite les chasser de son esprit quand tout d'un coup — comme cela se passe souvent en ce qui le concerne — une idée lui vint.

Cueillant les hommes un par un, sans se laisser troubler ni par leur résistance ni par leurs cris de frayeur, Corbeau les déposa sur son dos où ils se réfugièrent sous ses plumes. Puis il déploya ses ailes et s'envola jusqu'à l'Île du Nord. La marée était basse et, comme il l'avait prévu, les rochers étaient couverts de ces grands mollusques que l'on appelle des chitons rouges. Il se secoua doucement et les hommes glissèrent le long de son dos jusque sur le sable. Il s'approcha alors des rocs et de son bec puissant détacha un chiton.

Ceux à qui il est déjà arrivé d'observer ce mollusque par le dessous doivent commencer à se faire une petite idée de ce qui s'était logé dans l'esprit libidineux de Corbeau. D'un mouvement brusque de la tête, il lança le chiton en direction de l'homme le plus proche. En bon magicien, il ne pouvait que réussir son coup : le chiton atterrit au bas du ventre de la petite créature et s'y fixa solidement. Puis, avec la soudaineté de l'écume éclaboussant le roc lorsqu'une vague se brise, une pluie de chitons se répandit sur la troupe tout entière, chacun des mollusques aux lèvres pourpres atteignant inexorablement son but.

Jamais au cours de leur long séjour au sein de la palourde les hommes n'avaient connu ni même rêvé rien d'approchant. Leur ahurissement, leur embarras, leur trouble devant cet afflux de sensations et d'émotions nouvelles étaient indescriptibles. Pris d'une agitation croissante, ne sachant si ce qu'ils éprouvaient étaient de la douleur, du plaisir, ou les deux à la fois, ils se jetèrent sur le sable et une sorte de tempête s'abattit sur eux, à laquelle succéda tout aussi brusquement

un calme profond. Un à un, les chitons se détachèrent. Les hommes se remirent sur leurs pieds en chancelant et s'éloignèrent lentement sur la plage, poursuivis par le rire éraillé du Corbeau dont l'écho se répercuta jusque sur la grande île du nord que l'on appelle maintenant l'île du Prince-de-Galles.

Enfin un promontoire les dissimula au regard et ils disparurent aussi bien des divertissements de Corbeau que de l'histoire de l'humanité. Retrouvèrent-ils le chemin de leur coquille, vécurent-ils ailleurs, périrent-ils dans l'étrange monde qui les environnait? Nul ne s'en souvient, ni peut-être ne s'en soucie. Ils avaient joué leur rôle, suivi leur voie.

Pendant ce temps, les chitons avaient regagné leurs rochers, sur lesquels ils s'étaient fixés comme auparavant. Mais eux aussi avaient changé. Tandis que les marées se succédaient et que les grands orages de l'hiver laissaient la place aux averses et au doux soleil du printemps, ils ne cessaient de croître, dans des proportions qu'aucun individu de leur espèce n'avait jamais atteintes. Leurs coquilles accolées semblaient près d'exploser sous la pression qu'elles subissaient de l'intérieur. Un beau jour enfin, une énorme vague balaya les rochers, arracha les énormes mollusques à leur paroi familière et les porta jusque sur la plage. La mer se retira, le soleil assécha le sable; un grand remue-ménage se fit parmi les chitons et de chacun d'entre eux émergea une créature à la peau brune et aux cheveux noirs. Mais il y avait cette fois des mâles et des femelles; Corbeau pouvait lancer son grand jeu, celui qui dure encore.

Ils n'avaient rien de la timidité des premiers, ces enfants de la côte sauvage, nés entre terre et mer, capables de défier les assauts et les tempêtes du Pacifique nord et de lui ravir de quoi vivre à leur aise. Leurs descendants allaient construire sur ses plages les belles et solides demeures des Haïdas et les orner des puissantes sculptures héraldiques évoquant les débuts légendaires des grandes familles, les héros et les héroïnes, les animaux et les monstres valeureux, tout ce qui fit leur monde et leur destin. Génération après génération, ils ont prospéré, construit et créé, combattu et détruit, leurs existences riches et compliquées obéissant au mouvement des saisons et à la permanence des rituels.

C'en est fini de tout cela maintenant, ou presque. La plupart des villages sont abandonnés, et ceux qui n'ont pas totalement disparu ne sont plus que des ruines. Les hommes qui restent ont changé. La mer n'est plus aussi riche qu'avant et de grands territoires sont laissés inexploités. Le moment n'est-il pas venu pour Corbeau de se mettre en quête d'une autre palourde?

GRAND-PÊCHEUR



De tous les êtres vivant aux temps mythiques, Corbeau est le plus puissant; qu'une lubie lui passe par la tête et le monde s'illumine, les *Haida Gwaii* se couvrent de lacs et de rivières, les lacs et les rivières se remplissent de poissons; il ne cesse de se transformer et de transformer l'univers; intelligent, astucieux, retors, curieux de tout, infatigable, il porte à leur quintessence les qualités et les travers des Haïdas — et finalement de la race humaine tout entière. Et pourtant c'est bien ce même Corbeau, avec son plumage noir aux reflets chatoyants et sa voix aux multiples inflexions, que l'on retrouve toujours allant et venant sur une plage, affamé et insatisfait. Pourquoi faut-il qu'il ait recours à des expédients de la pire espèce pour assouvir ses désirs? Pourquoi faut-il qu'il se fourre perpétuellement dans des situations où il ne lui reste plus guère que la ressource, plutôt monotone, de l'immortalité pour échapper à l'indignité suprême?

Quoi qu'il en soit, le voilà de nouveau là, solitaire comme à son habitude. Y avait-il dans ces temps mythiques d'autres corbeaux — du type ordinaire que nous connaissons maintenant — volant par deux et échangeant d'interminables et mystérieux croasse-

ments, ou n'avait-il d'autre interlocuteur que lui-même? Toujours est-il que dans cette histoire c'est à sa propre adresse qu'il grommelait tout en sautillant : « Plage sinistre, que des galets, mal aux pattes, pas d'orage depuis une semaine, rien de bon à se mettre sous la dent, encore cette pluie, crève de faim, trempé jusqu'aux os, *m'emmerde.* »

C'est précisément à ce moment-là qu'il aperçut la maison. Sur le vert humide de la forêt, elle faisait un effet somptueux avec sa charpente à six poutres et son mât d'entrée si grand qu'il semblait transpercer les couches les plus hautes de l'atmosphère. La porte était close, mais il s'échappait de la cheminée un mince filet de fumée qui se fondait dans la brume côtière. Il ne fallut qu'un instant à Corbeau pour venir se plaquer contre la façade et appliquer son œil contre un interstice entre les planches. C'est alors qu'une scène des plus étonnantes s'offrit à son regard.

Le toit était si haut et si grand que les poutres supérieures se perdaient dans l'ombre et le sol était creusé si profond que du feu qui brûlait en son centre ne parvenait qu'une obscure clarté, comparable à la pâle lueur grise filtrant du conduit de cheminée. En dépit de ses dimensions imposantes, la maison semblait presque déserte. Pas d'enfants courant partout, pas de vieux oncles ni de vieilles tantes, pas de jeunes couples sortant des alcôves qui sont habituellement disposées le long des parois de ce genre d'habitations. Rien qui ressemblât à l'intense activité qui règne au début de la journée dans une demeure abritant une grande maisonnée.

Une femme, solitaire, tisonnait le feu et, avec de longues pincettes de bois, prenait dans le foyer des

pierres brûlantes pour les mettre dans un récipient en bois posé à proximité et contenant de l'eau. Celle-ci se mit à bouillonner au moment où Corbeau était en train de regarder.

Seule une alcôve était visible, contre la paroi du fond, zone traditionnellement réservée au chef de famille. Le rideau fermant l'alcôve s'écarta brusquement et il en sortit l'homme le plus grand que Corbeau — ou quiconque — ait jamais vu.

D'une vaste enjambée, le géant gagna l'un des coins obscurs de la maison et s'en revint avec un grand coffre entièrement sculpté, incrusté de coquilles d'haliotides et fermé par un lourd couvercle. Il posa le coffre devant l'alcôve, en ôta le couvercle et, d'une voix gutturale, ordonna à sa femme de lui apporter quelque chose à boire. Mais ce qu'il demandait c'était du *tang*, ce qui en langage haïda signifie de l'eau de mer.

Dans l'ancien temps, les Haïdas avaient coutume, avant d'entamer un important rituel ou de se lancer dans une entreprise comportant de grands risques ou requérant une aide surnaturelle, de se purifier par le jeûne, l'abstinence sexuelle et des ablutions externes et internes. Ils se lavaient le corps avec de l'eau mêlée d'urine et l'intérieur du corps en ingérant une grande quantité d'eau de mer chaude, procédé violent mais radical pour nettoyer de toute souillure les voies digestives.

En voyant la femme apporter à son mari une marmite pleine d'eau de mer, Corbeau pensa tout naturellement qu'il s'agissait d'une de ces ablutions rituelles, tout en se disant qu'il était un peu étrange que l'homme s'y livre ainsi à l'intérieur de la maison. Les

choses prirent un tour vraiment mystérieux quand le géant avala le contenu entier de la marmite d'une seule gorgée et vomit instantanément un flot d'eau salée et de nourriture à demi digérée dans le coffre énorme qui se trouvait devant lui. Il ne s'agissait pas d'une simple régurgitation du contenu de l'estomac, mais d'un torrent qui n'en finissait pas de se déverser. Si monumental que fut le corps du géant, il était inconcevable qu'il pût contenir une telle quantité de liquide.

Quand le flot s'arrêta enfin, l'homme se rinça la bouche avec un peu d'eau de mer. Il se leva et saisit un crochet à flétan sculpté et un écheveau de cordelette en écorce de cèdre pendus au mur. Puis il attacha une pierre à l'hameçon et, au grand étonnement de Corbeau, le lança dans le coffre où il venait juste de vomir.

Notre oiseau a beau être un charognard, son goût a beau ne pas être très délicat ni sa sensibilité très raffinée, il sentit son estomac se révolter en pensant à la pêche que le géant était susceptible de faire dans ces eaux malodorantes.

Sa stupéfaction ne fit que grandir en voyant l'étrange pêcheur continuer à laisser filer sa ligne, l'écheveau entier, de toute évidence extrêmement long, finissant par disparaître dans le coffre. Ce ne fut que lorsque l'on arriva au dernier pied de la ligne que celle-ci se relâcha dans les mains du géant, manifestant ainsi que le crochet avait touché le fond. Puis, presque aussitôt, la ligne se tendit de nouveau, beaucoup plus qu'avant, et commença à s'agiter. Sous les yeux écarquillés de Corbeau toujours collé contre son mur, l'homme la ramena rapidement à lui et tira

du coffre un magnifique flétan, exactement de la taille qu'il fallait pour offrir la chair la plus succulente et la plus délicate.

Corbeau avait observé déjà bien des choses remarquables, et en particulier d'extraordinaires exploits de magie, mais jamais encore il n'avait été aussi impressionné par le pouvoir d'une autre créature de ces temps mythiques. Et puis il n'y voyait pas seulement la démonstration irréfutable d'une force exceptionnelle mais aussi une perspective qui ne pouvait que faire chaud à son cœur avide : celle d'une succession sans fin de repas succulents.

Il résolut immédiatement de trouver le moyen de tourner cette découverte à son avantage et pour ce faire continua à épier les habitants de cette étrange et gigantesque maison.

Grand-Pêcheur — tel est le nom que Corbeau décida de donner à l'homme — entreprit de sortir des vêtements et tout un équipement, comme s'il prévoyait un voyage, et en effet, il ne tarda pas à annoncer à sa femme qu'il avait l'intention de s'absenter pour quelques jours. Il se rendait, lui dit-il, dans une île connue pour abriter des colonies de pics flamboyants² dont les plumes — comme chacun sait — sont indispensables à l'accomplissement de certains rituels importants. La femme de Grand-Pêcheur se mit en devoir de préparer des provisions pour son époux. Corbeau quant à lui, avait déjà son plan.

Il se retira à quelque distance de la maison et se dissimula au milieu des épicéas. De son poste d'observation, il put voir Grand-Pêcheur charger son

2. *red-shafted flicker*.

canoë et s'en aller en pagayant. À peine l'embarcation eut-elle disparu derrière le premier promontoire qu'il sortit de sa cachette, non pas sous la forme d'un oiseau noir, les plumes en bataille, mais sous les traits de Grand-Pêcheur en personne. Ainsi métamorphosé, il marcha d'un pas vif jusqu'à la maison, fit pivoter la porte sur ses gonds de cuir et passa hardiment le seuil.

Notre Corbeau n'est en aucune façon la seule créature des îles capable de changer si facilement d'apparence. Il en existe une autre dans l'océan, le Choumaos, bien connu des navigateurs haïdas, qui peut prendre la forme d'un bois flotté, d'une maison, d'une échelle, d'une otarie ou de toute autre chose. Chaque fois que l'on aperçoit un Choumaos, il faut faire comme si on ne le voyait pas. Si on le regarde, ou si on tente de le suivre, on est pris aussitôt dans une violente tempête.

Corbeau put donc donner à l'épouse de Grand-Pêcheur une explication des plus plausibles à sa réapparition :

— J'ai aperçu un Choumaos, lui dit-il, et je ne m'en suis rendu compte qu'après l'avoir regardé un peu plus longtemps qu'il n'aurait fallu. J'ai donc jugé plus prudent de remettre à une autre fois mon expédition.

Seulement je meurs de faim après avoir payé de toutes mes forces pour échapper au Choumaos, ajouta-t-il, fais-moi chauffer encore de l'eau de mer. Je vais pêcher le flétan.

Corbeau alla ensuite chercher le coffre dans le coin de la maison comme il avait vu Grand-Pêcheur le faire le matin même. Il but l'eau de mer chaude, vomit dans le coffre, se rinça la bouche, prit le crochet à flétan et la

pierre là où ils étaient accrochés. À peine eut-il installé son appareil de pêche et laissé filer la ligne qu'il sentit que ça mordait. Un instant plus tard, il tirait hors du coffre un superbe poisson. La femme de Grand-Pêcheur s'affaira à nettoyer et à cuire sa prise et il l'avala avec toute la voracité dont lui et ses congénères sont capables.

Son appétit momentanément satisfait, Corbeau se mit en quête d'un autre divertissement et la première chose sur laquelle son œil concupiscent s'arrêta fut bien sûr la femme de Grand-Pêcheur. C'était une dame en vérité fort avenante et, comme Corbeau ne tarda pas à le découvrir, toute prête à accéder obligeamment à chacune de ses requêtes, si étrange qu'elle puisse lui paraître. Et Dieu sait que ses requêtes devaient sembler bizarres à une jeune femme, car c'était déjà une créature d'une vaste expérience qui au cours de ses nombreux siècles d'immortalité et de libertinage, avait connu bien des personnes du beau sexe, de toutes les espèces.

De son côté la femme de Grand-Pêcheur ne se souvenait pas que son époux ait jamais considéré son intimité de pareille manière et elle fut prise d'une grande gratitude envers le Choumaos à qui elle devait, pensait-elle, le retour inattendu de son mari dans d'aussi surprenantes dispositions.

Mais il est dans la nature des choses que Corbeau ne puisse jamais vivre en toute quiétude. Et puis, comme il se trouvera quelqu'un pour le dire des siècles et des siècles plus tard, il n'y a pas de bonnes actions, si bien intentionnées soient-elles, qui restent impunies. Grand-Pêcheur, après avoir passé le deuxième promontoire, rencontra effectivement un Choumaos. Au lieu de

l'ignorer, comme il l'aurait dû, il observa pendant un bon bout de temps ce monstre de l'océan. Ce n'est que lorsque celui-ci se mit à foncer vers lui, dans le tumulte du vent et des vagues, le fracas du tonnerre et la lueur des éclairs, que Grand-Pêcheur comprit le danger qu'il courait.

En pagayant de toutes ses forces en sens inverse, il parvint à échapper à la tourmente, mais ce fut pour décider que ce n'était vraiment pas le jour de partir en expédition jusqu'à l'île aux plumes. Il rentra donc chez lui et là se trouva nez à nez avec son double en train d'êtreindre fougueusement sa femme.

Lorsqu'une pareille chose nous arrive, dans notre monde infiniment plus ordinaire, il nous est souvent difficile de déterminer comment nous comporter. Grand-Pêcheur, quant à lui, sut immédiatement qu'il n'y avait qu'une explication possible à cet autococuage : l'un des sosies devait être Corbeau et celui des deux qui avait le plus de chances de l'être — Grand-Pêcheur ne le savait que trop bien — c'était celui qui était au lit avec sa femme. Aussi attrapa-t-il sa grosse matraque à poisson et s'acharna-t-il sans merci sur sa copie conforme.

Il ressentit d'abord un étrange malaise à s'attaquer ainsi à sa propre image mais, après quelques coups, son double disparut, laissant la place à un grand oiseau noir qui poussait des cris rauques en luttant comme un perdu pour s'échapper. À cette vue, Grand-Pêcheur donna libre cours à sa fureur. Le conduit de la cheminée était si loin, la matraque si grosse et Pêcheur si gigantesque que Corbeau n'avait aucun espoir de s'échapper. Projeté tour à tour contre les murs, contre le toit et

sur le sol, il ne fut bientôt plus qu'une bouillie de chair sanguinolente et de plumes écrasées.

Quand Grand-Pêcheur se fut bien assuré qu'aucune vie ne subsistait dans ce résidu de Corbeau, il gratifia sa femme d'un double coup de matraque bien asséné, mais tout de même nettement moins fort que les précédents, juste histoire de voir si elle ne se transformerait pas elle aussi en quelque chose d'autre. Puis il lui ordonna de nettoyer le carnage et de jeter dans les latrines ce qui restait de Corbeau en veillant bien à ce qu'il n'y ait plus dans la maison la moindre parcelle d'os, de bec ou de plume.

L'épouse fit consciencieusement ce qui lui avait été prescrit, mais elle ne put s'empêcher de regretter, en manipulant ce corps en loques, que l'ardent fac-similé de son mari ait été réduit si rapidement à son état présent.

La vie dans la maison de Grand-Pêcheur reprit son cours normal et il faut bien dire que, même pour Corbeau, la situation ne sortait pas tellement de l'ordinaire. Se retrouver en pièces détachées dans des latrines était une épreuve qui ne différait pas essentiellement de celles que Corbeau avait déjà eues à affronter et n'était guère pire. Néanmoins, tandis que la conscience lui revenait et qu'il examinait ses nouveaux quartiers, Corbeau se prit à se demander pourquoi le destin réservait si souvent à ses aventures une fin lamentable. Fallait-il vraiment se donner encore le mal de se retransformer pour continuer cette existence? Il ne pouvait y avoir de meilleur endroit pour se livrer à ce genre de méditations. Aussi décida-t-il de profiter de la situation pour réfléchir une bonne fois plutôt que de se relancer inconsidérément dans le vaste monde.

Ce même jour, un peu plus tard, la femme de Grand-Pêcheur se rendit aux latrines et Corbeau comprit pourquoi il s'était donné ces bonnes raisons d'attendre. Le spectacle de la partie de l'anatomie de la jeune femme à laquelle il avait consacré naguère tant de patiente attention lui fit instantanément oublier toute sa lassitude existentielle. Il remit en forme une de ses serres ainsi que ce qu'il fallait de muscle pour la manoeuvrer et la lança en direction de l'objet de ses convoitises. Mais, dès qu'elle sentit le contact glacé des griffes écailleuses, l'épouse de Grand-Pêcheur se releva précipitamment et bondit en hurlant auprès de son mari.

Conscient que cela risquait fort de lui attirer d'autres ennuis, Corbeau fit des efforts désespérés pour réajuster ses ailes, ses pattes, sa tête et sa queue afin de filer en vitesse. Mais la correction avait été si sévère, la mise à mal si radicale, qu'avant qu'il ait eu le temps de redevenir opérationnel, Grand-Pêcheur était revenu, accompagné cette fois d'une bande de camarades. Ils tirèrent l'oiseau à demi-reconstitué de son trou nauséabond et ne tardèrent pas à le réduire en une marmelade de plumes, de chair et d'os écrabouillés.

Ils ligotèrent ensuite le cadavre informe de Corbeau avec une cordelette de pêche en écorce de cèdre, y arrimèrent de lourdes pierres et le jetèrent au fond de leur canoë. Puis, pour en terminer une bonne fois, ils gagnèrent la haute mer à la pagaie et expédièrent leur piteuse victime par-dessus bord, dans l'histoire suivante.

LE BEC ARRACHÉ



Corbeau, ou ce qu'il en restait — un ramassis d'organes écrasés, d'os broyés et de diverses pièces anatomiques en petits morceaux, tout cela attaché ensemble par une ligne de pêche et lesté de grosses pierres — disparut rapidement dans les abysses, endroit élu par Grand-Pêcheur comme le plus approprié pour se débarrasser une fois pour toutes d'une créature aussi dérangeante.

Bien sûr il ne pouvait être sérieusement question de cela. Notre oiseau est voué à poursuivre interminablement ses errances à travers le monde, en quête de toute chose propre à assouvir son insatiable appétit. S'enfoncer toujours plus loin dans un trou sans fond est un destin qui en vaut bien d'autres, mais Corbeau savait que tôt ou tard il lui faudrait en sortir. Aussi, plutôt que de se laisser disparaître dans les profondeurs infinies de l'océan d'où il pourrait être ensuite laborieux de s'extraire, préféra-t-il se transformer prestement une fois de plus. Au prix d'un immense effort, il rassembla les éléments disjoints de son corps mais, au lieu de reprendre sa forme habituelle et ses plumes noires et luisantes, il se donna l'apparence d'un beau saumon aux écailles irisées.

D'un brusque sursaut de son corps souple, il parvint à se délivrer de la ligne et des pierres et se mit aussitôt en devoir de regagner le monde de l'espace et de la lumière, celui où, comme les autres individus de son espèce, il se sentait le plus à l'aise.

Sous le dais chatoyant des vagues, notre saumon-Corbeau savourait à l'avance les joies du futur immédiat tout en se remémorant les plus heureux moments de ses récentes aventures. Ces douces pensées l'occupaient à tel point qu'il ne remarqua pas que plongeait dans sa direction une immense masse blanche et noire, le *sghana*, ou épaulard, ou encore orque, l'un des seigneurs du monde aquatique. Quand il sentit les énormes mâchoires s'ouvrir derrière lui, toute fuite était déjà impossible. Plutôt que de les laisser se refermer d'un coup sur ses flancs, il prit le parti de se retourner et de foncer le long du noir tunnel de la gorge jusque dans le ventre caverneux de l'épaulard.

Conscient que son apparence de saumon lui était devenue plus nuisible qu'utile, Corbeau reprit alors sa forme — œil, bec, plumes, serres, tout cela aussi noir que la nuit sans étoiles qui l'avait vu naître.

Dans un premier temps, il ressentit un certain bien-être au creux du ventre de l'orque. Cela valait mieux que d'être garrotté avec une ligne de pêche au fond du canoë de Grand-Pêcheur, mieux aussi que d'être coupé en deux et mastiqué par l'épaulard. Mais lorsque ses yeux commencèrent à s'irriter et le bout de ses ailes à se recroqueviller sous l'effet des acides stomacaux, Corbeau décida qu'il était temps d'évacuer les lieux. Usant de ses

capacités les plus naturelles, il s'ouvrit un chemin du bec et des griffes à travers les muscles et les chairs de l'orque.

On pourrait penser qu'après toutes ces mésaventures Corbeau n'aurait aspiré qu'à retourner prestement dans son élément naturel. Seulement la prudence est loin d'être sa qualité principale. En outre, le fait de travailler du bec la paroi abdominale de l'orque lui avait rappelé qu'il avait faim. Aussi, lorsqu'il vit flotter à portée de son bec un bout de tentacule de pieuvre, n'hésita-t-il pas à s'en saisir.

Il aurait dû, bien sûr, se douter qu'il y avait peu de raisons pour qu'un morceau bien découpé et épluché de tentacule de pieuvre dérivant à faible profondeur ait été expressément placé là pour la plus grande délectation d'un corbeau amphibie tout juste sorti du ventre d'un épaulard. Les choses étant ce qu'elles étaient, il aurait dû considérer attentivement l'objet avant de se jeter dessus — mais quand il s'agit de nourriture, Corbeau ne s'embarrasse guère de précautions.

Il ne remarqua donc pas la cordelette en varech allant jusqu'à une pierre posée sur le fond de l'océan juste en-dessous de la tentacule, ni la seconde cordelette reliant la pierre à la surface de l'eau. Il ne prit pas non plus garde à l'hameçon jusqu'au moment où ses barbes s'enfoncèrent dans la partie supérieure de son bec, provoquant une douleur fulgurante dont tout son corps fut envahi.

Très vite ce fut pire, car le malheureux volatile fut retourné sur le dos et violemment halé hors de l'eau. Il n'y avait pas à s'y tromper : il s'agissait d'un de ces ingénieux hameçons des Haïdas qui, dès que le flétan est ferré et la ligne tendue, vous retournent le poisson

de telle sorte que le courant d'eau prend ses ouïes à revers et qu'il arrive asphyxié à la surface.

Corbeau, quant à lui, est trop habile à retenir sa respiration pour être jamais en grand danger de noyade, mais il avait affreusement mal et savait qu'il se trouverait sous peu à la merci d'individus qui n'hésiteraient pas à lui faire subir d'autres supplices et d'autres humiliations. Voyant que le courant l'avait mené à portée d'un lit d'algues, il tendit désespérément les pattes vers l'une des plus longues lanières et l'agrippa sauvagement avec ses serres. Pendant ce temps, les pêcheurs s'arc-boutaient sur leur canoë pour amener jusqu'à eux la prise qui leur opposait une brusque résistance. Des deux côtés on s'acharnait; ni Corbeau, ni les pêcheurs, ni la ligne, ni l'algue ne voulaient céder. Finalement, ce fut la partie supérieure du bec du malheureux oiseau qui fut arrachée et projetée à la surface.

Corbeau agrippé à son algue vécut l'espace d'un instant une véritable agonie, doublée du fait qu'il se demandait comment il serait jamais en état de se nourrir de nouveau convenablement. Il réussit néanmoins à rejoindre la surface de l'eau, prit son envol et observa du haut du ciel les pêcheurs qui s'éloignaient en pagayant. Il les suivit jusqu'à une crique où ils accostèrent et allumèrent un feu. Une fois certain qu'ils allaient passer là toute la soirée, il reprit son vol dans le crépuscule en direction de la mer, en quête de quelque chose qui lui permettrait de récupérer son bec. Il comprit qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait lorsque son ouïe aiguïsée perçut le gémissement lugubre de l'épaulard blessé.

Décrivant de petits cercles au-dessus de l'animal souffrant, Corbeau usa de son demi-bec pour lui adresser la parole d'un ton plein de compassion.

— Hélahph, mon pauvre ami, lui dit-il, je vois que tu es auphi danph une grande détrephe, et je crains fort que nous ne périphions tous les deux si l'on ne nous porte pas pheours. Je me rends maintenant dans la maiphon d'un grand chaman, ajouta-t-il. J'ai pu déjà expérimenter phon pouvoir. Tu peux me phuivre phi tu veux et je lui demanderai de te phoigner auphi.

L'épaulard stupéfait remercia Corbeau avec effusion et acquiesça à sa proposition.

— Il m'attend tout pheul, dit Corbeau, Inphalle-toi à petite diphtanphe de la plage, et je lui dirai que tu es là. Ph'il accepte de te phoigner, je te le phignalerai en jetant du phèdre phec dans le feu.

De nouveau l'épaulard à l'agonie acquiesça avec reconnaissance.

— Quand tu verras le feu ph'intenphifier, tu viendras phur la plage. Il faudra que tu phortes de l'eau et que tu ailles jusque phur le phable, auphi près que pophible du feu.

L'épaulard avait au cœur une telle angoisse et un tel espoir qu'il accepta sans discuter tout ce qui lui était prescrit.

Le Corbeau se percha sur sa nageoire dorsale et le guida vers le campement. Quand ils furent arrivés en face de l'anse et en vue du feu, l'épaulard ralentit.

— Attends iphi, lui dit le Corbeau, et il s'envola en direction de la plage.

À l'instant même où il se posait, il se transforma de nouveau, cette fois en un petit bonhomme tout ratatiné. Même sous cette forme, il lui manquait encore le nez et la plus grande partie du palais. Pour dissimuler cette difformité, l'oiseau échangea son habit de plumes contre un chapeau en racine d'épicéa, si grand qu'il lui couvrait le visage tout entier et presque tout le buste. Dans cet attirail, il se dirigea vers le feu.

Les pêcheurs avaient terminé leur repas du soir : assis en demi-cercle autour des flammes, le dos exposé à la douce brise nocturne, ils devisaient des événements de la journée tout en se passant de main en main l'étrange objet noir qu'ils avaient retiré de l'océan. Chacun donnait son opinion sur cette prise, mais en dépit de leur grande connaissance de la mer aucun d'entre eux n'était capable de l'identifier et aucune des hypothèses émises ne remporta la conviction de l'assemblée.

Ils étaient sur le point d'abandonner la discussion, le temps étant venu de prendre du repos, quand ils entendirent des pas légers sur le sable et distinguèrent, dans la clarté mourante du feu, un petit homme — ou du moins ce qui leur sembla en être un — tout rabougri, coiffé d'un énorme couvre-chef en racine d'épicéa et s'appuyant sur une canne.

— Je penphe que je phais phe que vough avez là, dit une voix étrange sortant de dessous le grand chapeau. Mais il faut que je l'ecphamine phoigneuphement pour en être bien sûr.

Bien qu'il fût trop petit pour inspirer la crainte, un individu aussi bizarre, arrivant à pareille heure de la nuit, aurait dû normalement susciter une réaction

d'hostilité de la part des hommes réunis autour du feu. Mais d'entendre le visiteur proposer de répondre à la question qui les avait occupés des heures durant suffit à faire taire en eux toute autre préoccupation et ils l'invitèrent à s'asseoir. L'un des pêcheurs lui tendit le bec et le nouvel arrivant fit mine de l'examiner avec la plus grande attention.

— Ouais, ph'est bien pha, conclut-il. Lanphez un peu de phe phèdre phec dans le feu, que je puiphe diph-tinguer phet objet plus nettement.

Le pêcheur qui se trouvait le plus proche du tas de bois prit une brassée de bûches de cèdre et les jeta dans le feu.

— Ph'est exactement phe que je penphais, reprit Corbeau tandis que devant lui dansaient les flammes vives du foyer. J'ai déjà vu un objet comme pha une fois... Phale hiphtoire pour pheux qui l'ont trouvé, croyez-moi. Comme vous, ils l'ont fait papher de main en main alors qu'ils étaient aphis autour du feu, et phe phont ainphi tranphmis le mauvais phort. Phette nuit-là, une nuit calme comme phelle-phi, un grand monphtre est phorti phoudain de la mer. Il a détruit leur campement, leur canoë, et a tué tout le monde ecphepté moi. J'ai été blephé, mais j'ai phurvécu parphe que je me phuis caché dans la forêt. Phi j'avais pouphé plus loin ma courphe, je n'aurais peut-être pas été blephé, pheulement j'étais curieux. Je me phuis arrêté pour regarder le monphtre et j'ai été touché par le maléfiphe.

À peine le petit homme avait-il proféré son discours qu'écume et galets volèrent à ses pieds. Rassemblant ses dernières forces, l'épaulard s'était propulsé jusque sur

la plage et jetait des mugissements d'agonie en direction de l'assemblée.

Les pêcheurs bondirent sur leurs pieds et se précipitèrent tête baissée dans la forêt, tandis que Corbeau accompagnait de ses gloussements malicieux et ravis les bruits confus de leur fuite éperdue. Reprenant sa forme originelle, l'oiseau remit son bec à sa place et celui-ci se réajusta en un instant si parfaitement et si solidement que rien ne marqua plus qu'il ait subi la moindre atteinte.

Ainsi rafistolé et cette fois complètement tranquille, le Corbeau put se gorger tout à loisir de l'ample provision de flétan que les pêcheurs avaient laissée derrière eux — ainsi que des succulents et inoffensifs morceaux de tentacules de pieuvre qu'il trouva dans leur boîte à appâts. Temporairement comblé, il reprit son vol, non sans avoir lancé, pour le plaisir, un « Phalut! » dédaigneux à l'épaulard agonisant.

Avec l'aube, les pêcheurs reprirent courage et regagnèrent précautionneusement la plage où ils trouvèrent le feu mort, leur pêche envolée et l'étranger disparu. Triste matin en vérité, s'ils n'avaient en même temps découvert, échoué sur le sable, l'épaulard défunt.

Les Haïdas ne chassent jamais eux-mêmes cet animal, mais depuis ce temps ils se nourrissent volontiers de sa chair lorsqu'il leur arrive de trouver sur une plage l'un d'entre eux récemment passé de vie à trépas.

Ainsi une fois de plus et sans le faire exprès, Corbeau, en laissant libre cours à ses désirs, en ne cherchant qu'à se divertir et à se goinfrer, a procuré à son jouet favori, l'homme, quelque plaisir, quelque profit, et même quelque enseignement.

MÈRE OURS



La plus noble et la plus tragique de toutes les légendes du peuple de la côte Nord-Ouest est celle de mère Ours. Elle relate la fondation de la famille Ours qui se situe au sein des groupes claniques haïdas côté Corbeau. Mais, en dépit de sa grandeur, cette histoire débute par la mésaventure fort prosaïque d'une jeune fille capricieuse, frivole, entêtée et imbue des privilèges de son rang.

Dans l'ancien temps, lorsque la saison était venue de récolter et de conserver certains fruits, il n'était plus question de rang : la terre était prodigue de ses richesses et l'approvisionnement était l'affaire aussi bien de plus hautes lignées que des plus humbles esclaves. Au moment où cette histoire commence, il y avait profusion de baies de ronces remarquables³ et la demoiselle en question, bien que son esprit fut bien loin de cette occupation terre à terre, remplissait son panier sans grand mal.

La journée était belle et chaude, et notre jeune personne rêvait à la nouvelle vie qui allait commencer pour elle — car elle avait entendu ses parents parler de son futur mariage et avait vu arriver, chargés de présents, des envoyés de quelques-unes des grandes familles du clan de l'Aigle. Elle espérait que ses parents choisiraient

3. *salmonberry*

un jeune homme n'ayant pas d'autres femmes, mais elle savait qu'elle devrait accepter l'alliance qui serait jugée la plus avantageuse.

Elle se réjouissait à l'avance du surcroît de prestige dont elle jouirait dans tous les cas du fait de son mariage avec un homme important. Elle se voyait dans ses nouveaux atours, à la place d'honneur d'un superbe banquet, et cette vision avait une telle intensité qu'elle pouvait presque savourer les mets, entendre le battement des tambours et les chants du peuple alentour. Mais voilà qu'à ce moment précis elle mit le pied dans une superbe crotte d'ours, glissa et tomba, souillant sa robe et renversant tous ses fruits.

Dans ces temps mythiques, les relations entre les ours et les humains étaient distantes, mais il n'y avait pas d'hostilité entre eux. Les deux espèces se toléraient et, quand il y avait rencontre, on prétendait de part et d'autre avoir quelque chose d'urgent à faire dans un tout autre endroit, à peu près comme cela se passe aujourd'hui. Il n'y a pas d'exemple d'homme ayant été blessé par un ours dans les *Haida Gwaii*, malheureusement, l'inverse n'est pas tout à fait vrai. Néanmoins, dans l'ensemble, les ours et les hommes y ont toujours vécu en relative bonne intelligence.

Les imprécations de la jeune fille, choisissant dans son vocabulaire riche et imagé les épithètes les moins flatteuses et les plus malsonnantes pour les appliquer à l'ours qu'elle rendait responsable de sa honte, à ses proches, et naturellement à toute la succession de ses ancêtres, constituaient donc un grave manquement à une longue tradition.

Cet affront ne pouvait être ignoré du couple d'ours qui, non loin de là, se repaissait béatement de ces mêmes baies dont la jeune fille avait entrepris la cueillette. Rien de ce qu'elle dit ne leur échappa, car en ce temps-là les bêtes revêtaient aussi bien la forme humaine que la forme animale et connaissaient parfaitement les mœurs et le langage des hommes.

À peine eurent-ils entendu cette bordée d'injures qu'ils se précipitèrent à l'endroit où notre héroïne tentait de se sortir de son ignominieuse situation et se saisirent d'elle rudement, sans se soucier de ses hurlements, de sa haute naissance, ni du pacte tacite qui liait leur peuple au sien. Ils la traînèrent jusqu'à leur village et la jetèrent d'une bourrade sur le sol dégoûtant d'une cabane sans fenêtre, sans cheminée, et munie d'une seule ouverture qu'ils bouchèrent hermétiquement avec un gros rocher.

La jeune fille n'essaya pas de s'échapper. Elle savait que même si elle trouvait un moyen de le faire les ours emploieraient leur pouvoir magique à lui faire réintégrer sa prison. Et puis, de toutes façons, il était exclu qu'après avoir été ainsi capturée par ses assaillants plus elle puisse reprendre sa place dans son village. Aussi ne fit-elle que se recroqueviller sur la terre glacée en se lamentant sur son sort et en se demandant ce qui allait maintenant lui arriver. À mesure qu'elle prenait davantage conscience de l'infortune de sa situation, ses larmes coulaient de plus en plus fort, jusqu'au moment où elles se transformèrent en pleurs incontrôlables.

Au milieu d'un sanglot particulièrement déchirant, il lui sembla percevoir, venant d'un coin de sa prison,

une petite voix aiguë et elle crut entendre : « Allons, allons, ma fille, ça ne sert à rien de continuer à te lamenter. Avec ta stupide arrogance, tu t'es mise dans de mauvais draps, mais voyons tout de même s'il n'y a pas quelque chose à faire pour arranger ça. »

Le temps de prononcer ces quelques mots, la voix semblait s'être rapprochée et être devenue plus forte. La jeune fille perçut aussi un léger grattement. Elle sursauta cependant lorsqu'elle sentit sur sa jambe une main, ou une patte, froide et griffue, et lorsqu'elle comprit que la créature qui lui parlait du fond de l'obscurité se trouvait juste à côté d'elle.

— Qui es-tu? D'où viens-tu? Qu'est-ce qu'il va m'arriver maintenant?

— Je m'appelle Qaganjat, mais tu peux m'appeler dame Souris. Je me suis nourrie jusqu'à présent exclusivement de graisse de chèvre de montagne et j'en raffole. Je sais qu'une jeune fille de ton genre en a souvent sur elle pour s'en mettre sur la figure. En as-tu là, sur toi?

— Oui, répondit à contrecœur la jeune fille.

— Ça ne peut pas te servir à grand-chose ici. Est-ce que tu veux bien m'en donner un petit peu?

— Oui, répondit la jeune fille, toujours à regret. Et elle sortit de sa chevelure où elle la gardait en réserve une petite boule de graisse de chèvre de montagne.

— Je te remercie, dit dame Souris de sa petite voix aiguë. Et maintenant, ma chère, pour être tout à fait honnête, il faut que je te dise que tu n'es pas au bout de tes peines. Il peut se passer des jours et des jours avant que ces braves ours décident de ton sort. Ou au contraire ils sont capables de faire tout de suite de toi

leur esclave, et ce ne serait pas une bonne chose non plus car ils ne savent pas s'y prendre avec des esclaves humains. Ils pourraient bien te faire travailler trop dur. Est-ce qu'on sait? Ils pourraient bien aussi te tuer. Et même te manger. Mais j'ai une idée qui va peut-être nous permettre d'éviter tout ça. Tu es la fille d'un chef. Tu as donc sûrement un bracelet de cuivre, et le cuivre est un métal sacré pour les ours comme pour les humains. Voici comment nous allons en tirer parti.

Dame Souris demanda alors à la jeune fille de casser en deux son bracelet. Celle-ci s'y opposa farouchement, arguant que ce bracelet lui avait été donné lors des rites de la puberté, qu'il lui fallait avoir du respect pour ce présent cérémoniel et pour ceux qui le lui avaient remis, et qu'elle perdrait son rang dans la société dès l'instant où le bracelet serait rompu.

— Tout ça est bien joli, glapit dame Souris. Mais s'ils te tuent, ça te fera une belle jambe, ton rang! Et s'ils ne te tuent pas mais te prennent comme esclave, quel rang est-ce que tu auras, peux-tu me le dire?

La jeune fille fit donc ce qui lui était demandé et attendit d'autres instructions.

— Tôt ou tard, quelqu'un de chez eux va se rappeler qu'il te faut de la nourriture, dit dame Souris. Et ils seront obligés de retirer la pierre pour te donner à manger. À ce moment-là, dis-leur que tu as envie de te soulager. Ils te laisseront faire, mais en te surveillant de près. Agis donc très prudemment. Sans que les ours le voient, creuse un trou pour tes excréments et recouvre-les dès que tu auras fini. Puis prends la moitié de ton bracelet et laisse-le sur le sol à l'endroit

où tu auras fait tes besoins. Nous verrons quel effet ça aura.

La jeune fille fit comme dame Souris le lui avait dit et fut ensuite ramenée dans sa prison. Un jour entier se passa sans qu'elle eût connaissance de quoi que ce soit, mais dans le village des ours, et particulièrement dans la maison du chef, les discussions et les supputations allaient bon train. À peine avaient-ils vu leur captive laisser sur le sol un morceau de cuivre étincelant en lieu et place des déjections attendues que ses gardiens s'étaient précipités vers leur chef pour lui rapporter la nouvelle, en y joignant la preuve incontestable de leurs dires : le demi-bracelet.

Intrigué par cet événement extraordinaire, le chef ordonna à ses gardes de surveiller encore plus étroitement leur prisonnière. Le matin suivant, quand sa nourriture lui fut apportée, la jeune fille réitéra sa demande et, s'étant soulagée, substitua à ses excréments le demi-bracelet restant.

Lorsque cette nouvelle preuve lui fut apportée, le chef des ours fut convaincu qu'il avait affaire à une captive exceptionnelle et il ordonna aux gardes de la lui amener.

À peine eût-elle paru devant lui qu'il l'invita à partager le siège magnifiquement sculpté qu'il occupait.

— Ô gente Dame, lui dit-il ensuite, vous qui disposez du pouvoir d'utiliser les fonctions naturelles de votre corps pour transformer de la nourriture d'esclave en cuivre, la substance la plus précieuse au monde, il est évident que vous êtes un être doué de qualités exceptionnelles et que vous appartenez à l'une des

grandes familles des hommes. Puis-je vous supplier d'agréer les excuses sincères que nous vous adressons, moi et mon peuple, pour le traitement qui vous a été administré par de jeunes malappris de ma famille. Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour nous racheter des avanies que nous avons fait subir à votre auguste personne.

À cela, la jeune fille répondit immédiatement que la seule chose qu'elle demandait aux ours, c'était de la ramener auprès des siens.

— Bien entendu, répliqua le chef, nous arrangerons cela dès que vous le souhaiterez. Simplement nous espérons que vous daignerez auparavant accepter quelques présents insignifiants mais qui néanmoins pourront peut-être contribuer à réparer les affronts que notre ignorance et une fureur des plus injustifiées nous ont conduits à vous infliger.

Un cortège d'ours s'avança alors vers le chef et son invitée, chacun d'entre eux portant un objet magnifiquement travaillé : coupe délicatement sculptée, cuillère en corne d'une forme admirable, panier en racine d'épicéa et, pour couronner le tout, cape d'apparat taillée dans la peau d'ours la plus douce et la plus somptueuse qui se puisse imaginer.

Comme nous l'avons dit au commencement de cette histoire, notre jeune fille n'était pas dépourvue de vanité. Les biens de ce monde ne lui étaient pas non plus indifférents. Aussi, à mesure que la pile de présents grossissait, sentait-elle son cœur s'adoucir à l'égard de ses ravisseurs. Quand enfin, sur leur demande, elle essaya la cape, un étrange sentiment l'envahit. Les

ours, qui lui étaient apparus jusque là comme terrifiants et surtout totalement étrangers à son monde, lui semblèrent tout d'un coup beaucoup plus acceptables, pour ne pas dire proches. Elle voyait maintenant qu'ils n'étaient pas tous pareils comme elle l'avait d'abord pensé, mais qu'il y avait des mâles et des femelles, des vieux et des jeunes, des sages et des fous, des individus séduisants et d'autres... mais à quoi donc est-ce qu'elle pensait? Des ours — *séduisants*? Et pourtant ce jeune mâle-là, qui s'approchait d'elle, avait vraiment un je ne sais quoi de différent...

Alors que ces pensées s'agitaient dans sa tête, elle entendait, comme venant de très loin, la voix du chef qui disait quelque chose à propos de son neveu : comment il hériterait un jour de son titre et de ses richesses, comment il aurait fallu qu'il soit déjà marié, comment il avait été impossible jusqu'à présent de lui trouver une épouse d'un rang suffisant, mais que si elle voulait bien considérer...

Quand elle comprit enfin où le chef voulait en venir, sa réaction fut véhémence : l'idée était inconcevable, il était hors de question ne serait-ce que d'en parler. Mais lorsque le chef, sans se laisser démonter, poursuivit tranquillement son discours, désignant comme étant le fameux neveu le jeune et bel ours qu'elle avait remarqué, elle s'autorisa à envisager la question. Une longue discussion s'ensuivit, qui lui permit de comprendre que le chef des ours, bien qu'étant toujours d'une parfaite courtoisie, n'avait aucunement l'intention de la ramener auprès des siens. Finalement, de guerre lasse, après avoir bataillé ferme

pour se faire donner tout ce qu'elle pouvait raisonnablement espérer obtenir dans la situation où elle se trouvait, la jeune fille accepta d'épouser le riche héritier.

Le mariage eut donc lieu — le mythe nous l'assure — bien que les circonstances fussent, pour parler poliment, des plus inhabituelles. Il n'est pas fréquent que des ours et des humains se marient — et cependant il n'y a pas à cela d'obstacle intrinsèque. Mais pour ceux qui appartiennent à deux nobles familles — qu'il s'agisse d'humains ou d'ours — s'unir en présence d'une seule des deux familles est, dans la tradition haïda, chose inconcevable.

Mieux vaut donc ne pas s'attarder là-dessus, ni chercher à entrer dans le détail, mais simplement accepter l'idée qu'il y eut une quelconque cérémonie au terme de laquelle le couple entama une existence conjugale aussi normale que possible les choses étant ce qu'elles étaient. Bien que leur condition d'époux ait fait d'eux des chefs de famille, ils occupaient une maison, certes vaste, mais qu'ils partageaient avec toute leur parenté. Le jeune mari se révéla être aussi bon et attentionné que la jeune femme l'avait espéré et elle, de son côté, prit au sérieux sa position au sein de la communauté des ours, renonça rapidement au comportement frivole et égoïste de sa jeunesse et devint un membre respecté de la tribu.

La plupart du temps, la jeune femme était assez heureuse. Son amour pour son mari grandissait avec les années et les autres membres de la famille représentaient pour elle des compagnons tolérables, sinon intéressants — pas si différents, dans le fond, des humains

qu'elle avait laissés derrière elle. Toutefois le fait d'être séparée de ses amies d'enfance, et surtout de sa famille, l'empêchait de s'intégrer complètement à la vie de sa nouvelle communauté. Le mal du pays l'envahissait parfois, et son chagrin était ressenti par ceux qui partageaient son existence, et particulièrement par son mari. Il leur arrivait à tous deux de passer des journées entières dans un silence lugubre.

Dans ces moments-là, la jeune femme tirait sa cape en peau d'ours du coffre richement sculpté où elle était rangée, et se drapait dedans. De disparaître ainsi dans les plis du vêtement semblait lui faire oublier une partie de la peine qu'elle éprouvait à être coupée de sa famille et du monde des humains.

Un beau jour, elle comprit qu'elle allait devenir mère et, à partir de ce moment, elle passa l'essentiel de son temps à se demander à quoi allait ressembler son enfant ce qui laissa peu de place à la nostalgie.

Au terme de couches difficiles, elle mit au monde des jumeaux de sexe mâle — de parfaits petits ours sans caractère humain, pour autant que l'on puisse en juger. Chose bizarre, cela ne sembla décevoir en rien leur mère qui, du jour de leur naissance, leur donna autant d'amour et de tendresse que s'ils avaient été de son espèce. Il lui arrivait cependant bien des fois, lorsqu'elle les nourrissait, de regretter qu'ils fussent si brutaux.

Les oursons grandissaient, la vie suivait son cours et il apparaissait que viendrait en son temps le moment où leur père serait intronisé chef du clan. Il apparaissait aussi que l'intrusion humaine qui était advenue dans

la communauté des ours ne serait bientôt plus qu'un incident à demi oublié dans la longue histoire de l'espèce.

Mais il ne s'agit pas seulement pour les mythes de relater des expériences inédites; leur propos est aussi d'amener des changements significatifs dans la structure des choses. Il était donc exclu que cette situation paisible puisse durer indéfiniment.

Le premier signe indiquant le bouleversement à venir fut ténu : des chiens aboyant au loin. Mais le jour suivant, quand les aboiements se firent entendre de nouveau, beaucoup plus proches, un sentiment d'appréhension envahit l'ensemble de la communauté. La jeune fille frivole d'autrefois, devenue mère Ours, personnage dévoué et respecté, fut saisie d'une grande anxiété mêlée d'excitation car elle avait reconnu la voix des chiens de ses frères. D'un côté elle craignait pour la sécurité de son mari et de ses enfants, pour la tranquillité de sa nouvelle famille, de ses nouveaux amis; de l'autre elle sentait se ranimer en elle le désir de retourner auprès de son peuple. Tel peut être le pouvoir d'un aboiement.

Mère Ours fit part à son époux de sa conviction; celui-ci rapporta la chose à son oncle, le chef du clan, et le vieil ours réunit le conseil des anciens afin que soit examinée la situation. La dernière chose que souhaitaient les ours, c'était que l'inimitié s'installe entre leur espèce et celle des humains. Aussi décidèrent-ils à contrecœur, pour préserver la paix, d'envoyer en exil mère Ours, son mari et leurs enfants.

La famille se mit en route immédiatement et s'éloigna aussi vite que possible, mais le hurlement des chiens devenait chaque jour plus fort et plus proche. La mère et ses oursons étaient au bord de l'épuisement et, sous le coup de cette poursuite sans relâche, même père Ours était exténué. Ayant atteint une grotte, ils décidèrent de s'y arrêter, espérant qu'elle leur fournirait un refuge où ils pourraient trouver quelque répit, mais dès le jour suivant ils entendirent les chasseurs et leurs chiens se rassembler juste devant la grotte.

Père Ours comprit alors que le destin ne lui laissait plus guère de temps. Il pria sa femme d'aller trouver ses frères et de leur dire que, pour qu'il puisse y avoir un clan de l'Ours au sein de la communauté des Haïdas, il fallait qu'ils s'engagent à ne pas l'enfumer dans son antre pour l'en déloger — comme pourraient décider de le faire des hommes chassant un ours ordinaire — qu'il sortirait le jour suivant de sa retraite et qu'au cours d'un combat cérémoniel avec les frères de son épouse il consentirait à se laisser tuer.

Avec une douleur profonde, mais consciente en même temps de ce qu'elle jouait un rôle décisif pour l'avenir de sa famille, mère Ours suivit les instructions de son mari et obtint l'accord de ses frères. Puis elle retourna passer une dernière nuit dans la grotte.

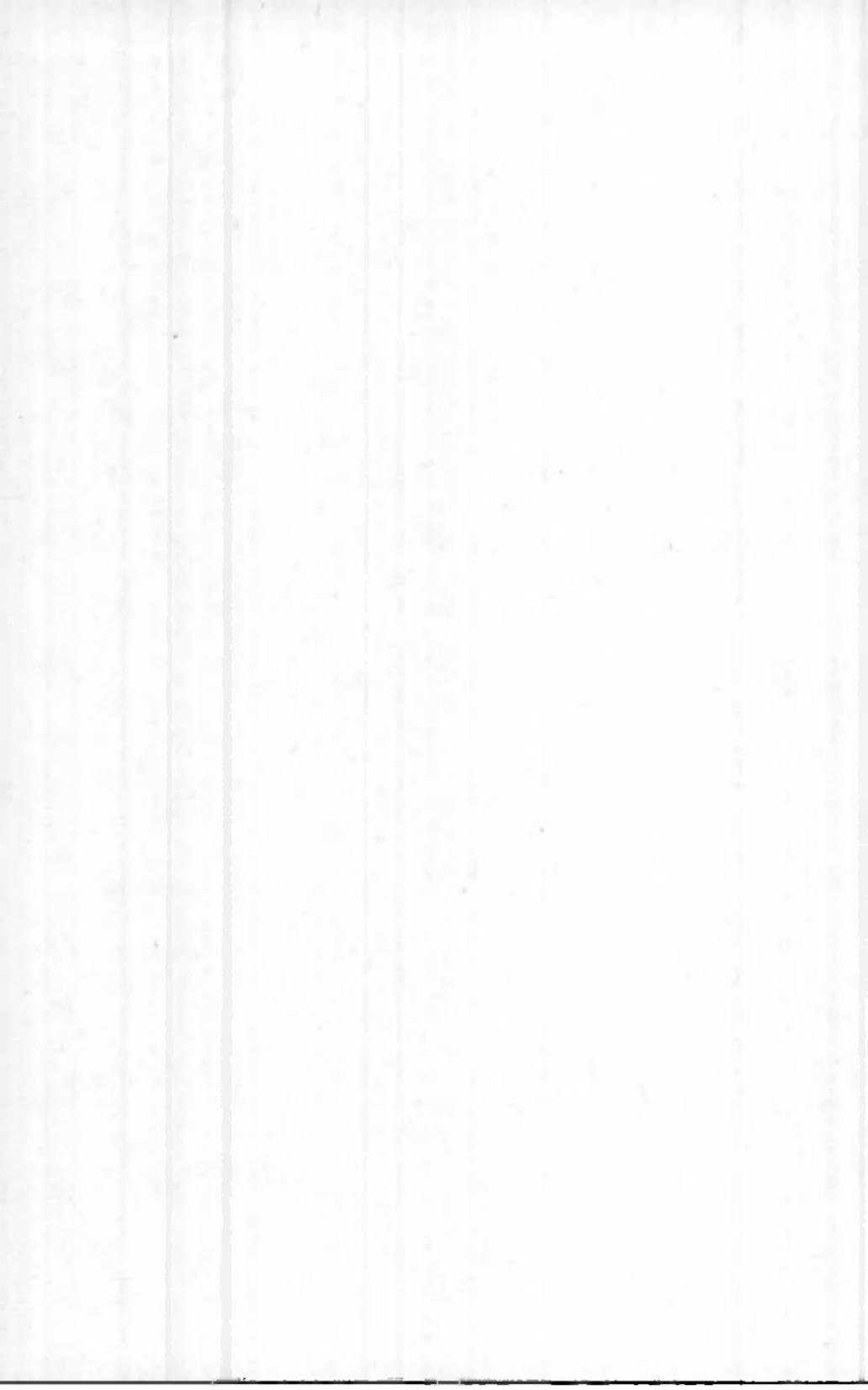
Le lendemain matin père Ours sortit de sa retraite en entonnant un chant funèbre qu'il ordonna à ses ennemis d'apprendre puis, dans le combat inégal qui suivit, il fut tué par les frères de son épouse.

Mère Ours retourna avec ses oursons au village où elle était née et ses frères prirent l'Ours comme

figure emblématique. Les oursons, après avoir fait l'expérience de la vie à la façon des humains, décidèrent qu'une existence d'ours était bien préférable. Ils quittèrent donc à jamais le village de leur mère pour regagner la maison de leur grand-père et de leurs oncles. Quant à mère Ours, elle reprit tout doucement sa place dans la communauté des hommes. Elle se remaria et donna naissance à un bon nombre d'enfants qui, bien sûr, furent en tous points des petits d'hommes.

L'aîné de ses fils, en accord avec la tradition matriarcale des Haïdas, devint l'héritier de l'aîné de ses oncles maternels, c'est-à-dire de l'un des chasseurs. C'est ainsi que la progéniture humaine de mère Ours assura la continuité du clan de l'Ours, l'un des groupes claniques les plus nombreux et les plus puissants du peuple haïda. Au temps de la grandeur de ce peuple, la figure de l'Ours fut sculptée sur de nombreux mâts ainsi que sur d'innombrables objets cérémoniels. Les membres du clan de l'Ours, sans s'abstenir de chasser l'ours pour sa viande et pour sa fourrure, le faisaient avec un profond respect qui s'exprimait à travers un rituel complexe incluant toujours le chant funèbre appris de leur grand ancêtre.

Mais comme le disaient parfois les vieux conteurs, *hao tlan l gheida* : maintenant c'est fini.



LE MARIAGE DE NANASIMGIT



Dans sa jeunesse, il habitait une hutte en broussaille à l'entrée du village. Sa mère avait disparu, ses oncles étaient morts, nul ne savait qui était son père. Il vivait là seul avec sa grand-mère. C'est elle et le grand héron bleu qu'il avait rencontré alors qu'il était encore enfant qui avaient fait toute son éducation.

Et ils l'avaient bien faite. Arrivé à l'âge adulte, il dénichait du gibier là où personne ne trouvait rien et pêchait d'énormes flétans là où les autres n'attrapaient que des morues maigrichonnes. En quelques années, il avait réuni de quoi se construire une maison digne de soutenir la comparaison avec n'importe quelle autre. Il ne lui restait plus qu'à ériger un mât avec les bonnes figures dessus.

Les membres de son clan le traitaient maintenant avec beaucoup plus d'égards et gardaient leurs filles les plus belles à la maison dans l'espoir qu'il en choisirait une pour épouse. Mais aucune des jeunes filles du village ne lui plaisait et il déclara au bout de quelque temps qu'il allait se chercher une femme chez ceux qui vivaient au fond de l'océan. C'est ainsi qu'une

nuit, après avoir constitué pour sa grand-mère une réserve de poisson fumé, d'huile et de bois, il disparut.

Une année plus tard, un canoë inconnu accosta devant le village. Le chasseur était assis à l'avant. Des coffres sculptés pleins de provisions, des bijoux de cuivre, des couvertures et des peaux de bêtes furent débarqués. Il y avait un petit nuage au milieu du chargement. Les villageois, réunis sur la rive, contemplaient le spectacle, curieux de savoir où le jeune homme avait bien pu aller.

La première chose qu'il fit fut de monter jusque chez lui et de saluer sa grand-mère.

— Grand-mère, veux-tu descendre au bord de l'eau pour accueillir ma femme et la ramener à la maison, lui demanda-t-il.

Elle se rendit sur la plage, mais en revint seule.

— Mon petit, je n'ai trouvé personne, dit-elle. Je n'ai vu que des coffres. Au milieu des coffres, il y avait un petit nuage.

— C'est ma femme, dit le chasseur. Veux-tu l'inviter à venir ici?

La grand-mère retourna sur la plage et s'adressa au petit nuage :

— Monte jusqu'à la maison, ma fille, dit-elle, et le petit nuage passa la porte à sa suite et vint se mettre à côté du chasseur.

Les invités s'étaient rassemblés, cherchant l'épouse du jeune homme. Celui-ci s'adressa au petit nuage :

— Veux-tu retirer ta coiffe?

— Toi, retire-la moi, dit une voix douce.

D'une poussée légère, il envoya le nuage derrière lui et tous purent alors *la* contempler à l'endroit où se trouvait le nuage l'instant d'avant. Et celles qui auraient voulu épouser le jeune homme comme ceux qui auraient voulu que leur fille l'épouse ne pouvaient que la regarder et pleurer, tant elle était jolie.

Le chasseur et sa femme s'installèrent avec la grand-mère dans la maison que le jeune homme avait construite. Peu de temps après, celui-ci décida de partir à la chasse aux phoques.

Au moment où il quittait la maison, sa grand-mère lui dit :

— On dirait qu'il neige, là-bas, sur le banc d'algues.

Le chasseur regarda du côté de l'eau et vit, dansant au-dessus des algues, une forme qui avait la blancheur de la neige. Dès lors il n'eut plus une pensée pour les phoques et piqua droit sur les algues à la poursuite de la loutre de mer. Tout le jour, il la traqua avec son canoë et quand il réussit enfin à l'atteindre il fit bien attention de la transpercer avec son harpon sous la queue afin de ne pas endommager sa fourrure.

Sa grand-mère dépouilla la loutre avec grand soin, mais quand elle eut fini il y avait une tache de sang sur la fourrure.

— Je vais la nettoyer, dit la jeune femme.

Elle emporta la peau de loutre jusque sur la pointe, là où la roche polie était recouverte par endroits de mares d'eau claire, sans sable dedans. Mais elle glissa sur la dalle mouillée et laissa tomber la fourrure à la mer.

La jeune femme sauta immédiatement dans l'eau pour la récupérer, mais au moment où elle l'atteignait

une forme noire — il s'agissait d'un épaulard — jaillit sous elle et la souleva au-dessus des vagues. Elle s'accrocha à sa nageoire dorsale et il l'emporta.

Le chasseur partit à leur poursuite avec son canoë, mais il ne trouva rien à l'endroit où il avait vu l'épaulard plonger et c'est en vain qu'il attendit que reparaisse à la surface sa femme ou le mammifère marin.

Il retourna au village pour y jeûner quatre jours au terme desquels il but du jus de pomme du diable et mangea des feuilles de crocus jusqu'à ce que le vent lui traverse le corps. Le cinquième jour, il se baigna dans de la vieille urine et réunit les choses dont il pourrait avoir besoin : un couteau en coquille de moule, des rameaux de cèdre tordus, des poils de chèvre, une pierre à aiguiser, un peigne et des feuilles sèches de raisin d'ours⁴.

Ainsi équipé, il regagna l'endroit où l'épaulard avait disparu, amarra son canoë à une algue bifide, rassembla tous les objets qu'il avait emportés, prit une grande aspiration et plongea.

Au fond de la mer il y avait un chemin. Il le prit et ne tarda pas à rencontrer quatre oies. Elles ne pouvaient ouvrir les yeux, mais avaient l'odorat exercé des aveugles.

— Je sens Nanasingit, dit l'une d'entre elles.

— Moi aussi, dit une autre.

— Je sens moi aussi Nanasingit, dit une troisième.

— Ce sera donc mon nom, dit le chasseur.

À l'aide de son couteau en coquille de moule, il descella les paupières des trois oies qui avaient parlé, ce dont chacune le remercia avec effusion. La quatrième oie, elle, s'écria :

4. *bearberry*

— Non, je ne veux pas voir, je ne veux pas voir!

Au lieu de lui desceller les paupières, le chasseur lui cueillit de l'herbe à oie, et dès lors chacune eut pour lui de la gratitude.

— Je suis à la recherche de ma femme, leur dit-il.

— Elle est passée par ici, dirent les oies. Continue ta route et adresse-toi au héron.

Le chasseur, doté maintenant d'un nouveau nom, reprit son chemin. Il se trouva bientôt en face du héron qui réparait un canoë abîmé.

— *Hlghaa*, dit le héron.

— Nanasingit, dit le chasseur, et il enfourna dans le bec du héron une bonne quantité de feuilles de raisin d'ours.

Le héron les mâchonna pensivement.

— Voilà qui pourrait t'être utile pour le canoë, dit Nanasingit, en donnant au héron les rameaux de cèdre tordus.

— Viens par ici, dit le héron, et de l'aile il attira à lui Nanasingit.

— Cache-toi dans le creux de mon aile, ajouta-t-il.

Un gardien équipé de deux jambes de bois apparut, remontant le chemin.

— Je t'ai entendu pousser un cri, dit le gardien. Qu'est-ce que tu as donc vu?

— Oh rien, rien, dit le héron. J'ai fini par trouver des rameaux de cèdre.

— Des rameaux de cèdre! Comment est-ce que tu as bien pu en trouver au fond de la mer? s'étonna le gardien. Et il se mit à renifler.

— Tu sens l'homme, dit-il, et il tourna autour du héron deux fois de suite, mais sans rien trouver.

— C'est mon odeur à moi, dit le héron. *Hlghaa!* Et ses ailes se soulevèrent tout d'un coup, Nanasingit eut toutes les peines du monde à se maintenir en place.

— Des feuilles de raisin d'ours! dit le gardien. Il allongea le bras en direction du bec du héron et en attrapa quelques-unes qu'il se fourra dans la bouche, puis il reprit le chemin en sens inverse.

Le héron souleva de nouveau les ailes et Nanasingit se laissa tomber sur le sol. Il tendit au héron une nouvelle poignée de feuilles de raisin d'ours.

— Ta femme est dans la maison, dit le héron. Elle doit épouser l'épaulard dès qu'elle disposera d'une nageoire. Un peu plus loin sur le chemin, un esclave est en train de découper du petit bois. Peut-être pourras-tu lui être de quelque utilité?

Nanasingit marcha un moment et arriva en vue d'un tas de petit bois. L'esclave se servait d'une queue de vivaneau⁵ en guise de coin. Nanasingit le regarda avec intensité tandis qu'il frappait avec son maillet sur le coin, et le coin se rompit. L'esclave se mit à pleurer.

— Qu'est-ce qui te tracasse, demanda Nanasingit.

— Mon maître va me battre, dit l'esclave, parce que j'ai cassé son coin.

— Fais-moi voir, dit Nanasingit, en sortant de derrière le tas de bois.

Il prit le coin dans sa bouche par le bout cassé et le suçà, puis il le ressortit intact. Il donna ensuite à l'esclave une poignée de feuilles de raisin d'ours.

⁵ *red snapper*

— Est-ce que tu as vu ma femme? demanda Nanasingit.

— Elle est dans la maison, dit l'esclave. Je découpe ce petit bois pour le feu qui servira à faire bouillir la nageoire qui doit lui permettre d'épouser l'épaulard.

— Je veux récupérer ma femme, dit Nanasingit.

— Quand le feu sera prêt, dit l'esclave, j'irai chercher l'eau destinée à faire bouillir la nageoire, puis je trébucherai et je la répandrai sur le feu. Lorsque la pièce sera pleine de vapeur, précipite-toi et embarque ta femme. Elle sera assise de l'autre côté, juste en face de la porte.

Nanasingit se cacha près du cours d'eau. Quand l'esclave repartit avec son récipient plein, il le suivit jusqu'à la porte et, dès qu'il eut répandu l'eau et que la vapeur eut envahi la maison, il fonça à l'intérieur. Il réapparut presque aussitôt avec sa femme, et à peine eut-il passé le seuil que l'esclave enfla à la manière d'une grenouille et empêcha ainsi les épaulards de sortir.

Nanasingit eut le temps de parcourir la route qui le séparait du héron, puis de franchir la distance qui le séparait des oies avant que les épaulards aient réussi à s'échapper de la maison et se soient mis à nager à toute vitesse dans sa direction. Les voyant gagner du terrain, il jeta derrière lui les poils de chèvre dont il s'était muni et une forêt jaillit sur ses talons. Sa femme et lui en profitèrent pour remonter tout le chemin jusqu'à l'algue bifide puis pour grimper dans le canoë.

Quand les épaulards furent encore une fois à faible distance, Nanasingit jeta derrière lui la pierre à aiguiser. À peine eut-elle touché l'eau qu'une île

apparut. Ses poursuivants s'étant de nouveau rapprochés, il lança à la mer le peigne qui se mua en récif. Lorsque les épaulards eurent réussi à le contourner, le canoë avait déjà atteint la plage. Nanasingit et sa femme étaient hors de vue. Il n'y avait d'ailleurs personne en vue, excepté la grand-mère de Nanasingit qui, assise près de la maison et souriant doucement, étirait et tannait une peau d'une blancheur de neige.

LES CHASSES DU WASGO



Sa belle-mère était convaincue qu'il n'était qu'un fainéant, un bon à rien, et peut-être avait-elle raison. À quoi s'occupait-il toute la journée? On pouvait se le demander, mais il rentrait toujours tard, quand la maisonnée était déjà couchée. Il s'installait alors dans un coin et déchiquetait à belles dents des morceaux de saumon séché, ou *tsihlji*. On aurait dit qu'il était trop paresseux même pour tisonner le feu. Quand elle l'entendait mastiquer son poisson séché, sa belle-mère se retournait dans son lit et grommelait juste assez fort pour que tout le monde entende : « Je reconnais bien là mon gendre, il coupe encore du bois de cèdre à cette heure-ci! Quel homme, il ne peut jamais s'arrêter de travailler! »

Elle lui faisait continuellement des reproches — parce qu'il dormait trop longtemps le matin, parce qu'il n'entretenait pas comme il le fallait ses outils, parce qu'il ne rapportait pas assez de bois pour le feu, et surtout parce qu'il ne pêchait pas assez de poisson et n'attrapait pas assez de gibier.

Il finit par en avoir plus que son compte de ces remontrances et lui annonça qu'il s'en allait pour

quelques jours vers l'intérieur du pays. « Ha, ha! ricana la vieille dame, il voudrait nous faire croire qu'il part à la chasse! »

Sans répliquer d'aucune manière, le jeune homme prit sa meilleure hache de pierre, son maillet en pommier sauvage⁶, ses coins, ainsi que deux ou trois autres choses, et quitta la maison.

Il ne partit pas bien loin — simplement jusqu'au lac qui se trouvait à petite distance du village — mais il savait qu'il y serait seul. Nul ne s'approchait plus en effet de ce lac car le bruit courait que certaines personnes qui s'y étaient rendues avait disparu.

Il alla droit au grand cèdre rouge qui se trouvait au bord de l'eau et en très peu de temps — car c'était un gars solide et qui, contrairement à tout ce que pouvait dire sa belle-mère, prenait grand soin de ses outils — parvint à couper la base du tronc par le travers et à faire tomber l'arbre dans le lac. Il rampa ensuite sur le tronc flottant et le coupa au niveau des premières branches. Puis il posa des pièges sur la colline et captura des centaines de roitelets, ceux-ci ayant, malgré leur petite taille, des muscles comptant parmi les matériaux les plus résistants qui existent au monde. Il tressa ces muscles en une longue corde avec laquelle il garrotta l'extrémité la plus large du tronc. Puis, se servant de ses coins, il fendit le tronc par son autre extrémité sur toute sa longueur jusqu'à la ligature en muscles de roitelets. Il abattit ensuite un grand aulne bien droit dont il fit un pieu solide. Les dernières opérations de la journée consistèrent à écarter les deux parties du tronc fendu jusqu'à le faire ressembler à

6. *Wild crabapple*

une énorme paire de pincettes de cuisine, à glisser à l'intérieur le pieu en bois d'aulne pour le maintenir ouvert, et à attacher au pieu une bonne longueur de forte cordelette.

Cette nuit-là il revint au village, fouilla dans la réserve et se ravitailla en abondance de poisson séché qu'il mâchonna tranquillement. De l'obscurité une voix s'éleva. « Et voilà mon brave gendre, dur au travail comme d'habitude! As-tu fait une bonne prise, beau-fils? »

Le jeune homme ne répondit rien.

Le jour suivant, il retourna au lac avec une ligne de pêche et attrapa deux grosses truites qu'il suspendit dans la mâchoire béante du cèdre.

Au bout de quelques instants, l'eau du lac se mit à bouillonner tandis que la tête et les pattes de devant palmées du loup marin — appelé aussi parfois Wasgo — commençaient à apparaître à la surface. Au moment où l'énorme bête bondissait au centre du piège, attirée par l'appât, le chasseur tira brusquement sur la cordelette installée la veille, délogeant ainsi le pieu de bois d'aulne, et le tronc du cèdre se referma d'un coup sec sur le monstre, lui brisant le dos. Si gravement atteint qu'il soit, l'animal pouvait encore rugir et se débattre furieusement. Deux fois il entraîna le tronc entier au fond de l'eau, mais sans parvenir à s'en libérer. Puis une troisième fois le cèdre disparut et, pendant un très long moment, la surface du lac fut secouée par une houle violente. Quand enfin l'arbre-piège réapparut, le corps du Wasgo pendait, inerte.

Le chasseur sauta sur le tronc et enfonça en travers du corps du Wasgo sa lance, munie à son extrémité

d'une coquille de moule aiguisée, de manière à éliminer toute trace de l'immense vitalité de l'animal. Puis il le traîna jusque sur la rive, le dépouilla et en brûla la carcasse dans un grand feu.

La nuit était déjà bien avancée quand, après avoir plié la peau du loup marin et l'avoir mise en sûreté dans les hautes branches d'un arbre, le chasseur regagna la maison pour y faire de nouveau un bon repas de saumon séché.

Sa belle-mère se retourna dans son lit et, jetant un regard railleur sur les mains vides du jeune homme, lui demanda « Et ce coup-ci, beau-fils, qu'est-ce que tu nous as rapporté? »

Une fois encore, il ne dit mot.

Revenu le jour suivant sur son lieu de chasse, il alla chercher dans l'arbre la peau du Wasgo et s'en revêtit, en prenant bien soin de la lisser contre sa propre peau jusqu'à ce qu'elle ne fasse plus le moindre pli. Puis, après avoir ajusté à sa convenance les griffes, les nageoires, la mâchoire et la queue, il plongea dans le lac.

Celui-ci était bien aussi profond qu'on le disait et le jeune homme, à mesure qu'il s'enfonçait dans les abysses, voyait la roche s'écarter encore et encore devant lui jusqu'au moment où il se retrouva dans l'océan. La nuit se passa en va-et-vient à la nage dans la baie devant le village et, dès qu'il eut attrapé un beau flétan, il le porta à terre et le déposa sur le seuil de la maison où il vivait avec sa femme et sa belle-mère. Puis il reprit la direction du lac, toujours à la nage, regagna la rive et remit la peau du Wasgo en haut de l'arbre. Au matin enfin il se retrouva chez lui avec son

apparence d'homme et se jeta sur sa couche, mais ce fut pour être presque aussitôt réveillé par la voix criarde de sa belle-mère annonçant à la population qu'en réponse à ses prières lui était arrivé un flétan comme elle n'en avait encore jamais vu.

Ce même jour, vers le soir, le chasseur reprit la route du lac et réenfila la peau du Wasgo. Le matin suivant, sa belle-mère trouva devant sa porte non pas un, mais deux flétans. Son cœur fut alors inondé de fierté à tel point que son gendre eut à peine le loisir de fermer l'œil. Elle passa en effet le reste de la journée à aller et venir dans la maison, clamant à tue-tête qu'ils avaient tous bien de la chance qu'elle fût l'amie des maîtres de la richesse qui vivent au fond de la mer.

Le lendemain, ce ne fut pas deux flétans, mais trois. Ensuite ce fut un phoque, puis deux, puis trois. La belle-mère du chasseur fut dès lors convaincue qu'elle avait le pouvoir de faire jaillir les bêtes de l'océan; son orgueil enflait démesurément, et son mépris pour son gendre grandissait en proportion.

Le matin qui suivit, le chasseur-Wasgo prit un épaulard. La vieille dame ne pouvait dès lors faire autrement que d'offrir un festin. Elle le fixa au surlendemain et passa le reste de sa journée à haranguer les murs et les piliers de la maison, préparant son discours d'autocélébration.

Le matin d'après, deux épaulards morts gisaient devant sa maison et sa fierté ne connut plus de borne. L'idée lui vint que, si sa fille n'avait pas été déjà mariée, il ne se serait pas passé beaucoup de temps avant qu'elle ne voie les neveux des grands chefs accourir pour lui

demander sa main, ce qui l'amena à se dire que ses prières pourraient bien être assez puissantes pour que cela se termine ainsi malgré tout.

Le jour suivant, qui était celui où devait avoir lieu le festin, il n'y avait pas le moindre poisson sur le seuil de la maison. La vieille dame ne se fit pas trop de mauvais sang car deux choses lui paraissaient de très bon augure : elle n'avait pas entendu cette nuit-là son gendre mastiquer du poisson séché dans le noir et il n'avait pas réintégré son lit.

L'assemblée était au complet et les célébrations étaient déjà bien en train — la vieille dame venait de terminer son discours — quand une grande agitation venant de la mer se fit entendre. À travers les fentes de la porte et des murs, l'hôtesse et ses invités purent apercevoir le Wasgo qui traversait la plage, halant trois épaulards fraîchement tués.

La fille de la vieille dame se précipita vers le monstre, escortée de sa mère et des invités. À peine leur regard eut-il plongé dans les grands yeux noirs du Wasgo que la stupefaction les pétrifia : derrière les larges orbites on pouvait apercevoir, sans aucun doute possible, le visage de ce fainéant de gendre. À leurs innombrables questions, la bête ne répondit rien et les yeux au fond de ses yeux restèrent impassibles. Toutefois la vieille dame crut bien y déceler une lueur ironique.

Personne n'apporta plus de poisson à la belle-mère du chasseur, car elle trépassa dans l'instant. Mais on dit que des épaulards, des phoques et toutes sortes de poissons continuèrent d'être déposés chaque matin, été comme hiver, pendant le reste de ses jours, sur le seuil de la fille de la vieille dame.

L'AIGLE ET LA GRENOUILLE



Corbeau, cet être sans scrupule capable de voler des rivières et des torrents par milliers, de séduire des femmes mariées et d'innocentes jeunes filles sans mettre en jeu son cœur — sans se briser en fait quoi que ce soit d'autre que le bec —, celui-là même qui créa la différence entre les sexes en accouplant les lèvres délicates du chiton avec l'appendice long et bizarre de la palourde, rien que pour rire, laissant les autres souffrir interminablement des effets étranges de son invention, Corbeau donc, dans une de ses nombreuses incarnations, tomba un jour profondément amoureux. Il tomba amoureux d'une rivière du continent, une rivière sonore, fraîche, claire et miroitante qu'il rencontra alors que, sous la forme d'une belle jeune fille, elle folâtrait sur sa plage privée.

Ses ongles étaient du cuivre le plus dur, un colibri vivant nichait dans sa chevelure. Une de ces bestioles que les Haïdas appellent crabes des forêts, autrement dit une grenouille, vivante aussi, ornait sa canne.

Un sentiment inconnu envahit Corbeau. Prenant sa forme humaine la plus respectable, il pria la belle de bien vouloir l'épouser et ne dissimula pas son ravissement, pour une fois sincère, quand elle lui répondit oui.

Lorsque les festivités du mariage furent terminées, Corbeau retourna avec sa jeune femme dans les îles et lui construisit une jolie maison, entièrement en eau, dans un lieu appelé alors Ghaoqons, ou encore Big Bay. Sur les cartes actuelles, l'endroit porte le nom de Gillatt Arm et est situé au large de Cumshewa Inlet, sur la côte Nord-Est de l'île Moresby.

La charmante épousée ne jouit peut-être pas souvent de la compagnie de Corbeau — il avait toujours à faire ailleurs et sa curiosité ne s'était pas atténuée avec le mariage — mais elle vécut de longues années à Ghaoqons jusqu'à ce jour fatal de notre siècle où elle fut précipitée sous terre par l'élimination expéditive de sa demeure aquatique, événement malheureux dont nous ne mesurons pas encore pleinement les effets bien que nous en ayons déjà quelque idée. Les anciens, eux, savaient bien que les femmes-rivières des îles ne se laissent pas impunément offenser.

Corbeau se situant du côté Corbeau des Haïdas, sa femme était de l'autre côté, du côté Aigle. Elle comptait parmi ses descendants une jeune princesse nommée Précieuse. Au moment de son apparition dans cette histoire, la jeune personne en question était fort loin de chez elle, fort loin aussi d'avoir une apparence princière. Après des jours et des jours d'errances solitaires dans la forêt, ses cheveux étaient embroussaillés, ses vêtements déchirés, ses pieds couverts de boue et de sang. Même ainsi on pouvait encore reconnaître en elle une princesse, par son maintien et sa façon de parler d'abord, et puis par un autre signe plus évident, l'emblème tatoué sur son dos, un Squale.

C'est dans ces conditions qu'elle fut découverte par un jeune homme, sur une plage, dans la baie de Skidegate. Il la prit dans son canoë, l'emmena jusqu'à la maison de ses parents où elle fut baignée et nourrie, tandis que ses hôtes et leurs invités attendaient impatiemment de l'entendre. Enfin elle entama son récit :

— Ma famille possédait un haut de coiffe sculpté en forme de double cormoran. C'était un couvre-chef doté de grands pouvoirs magiques. Quand un danseur le portait, la terre tremblait sous ses pieds et il pouvait danser pendant des jours. Mon frère aîné l'adorait et, bien que mon père lui ait recommandé de ne jamais le mettre sans préparation cérémonielle et de ne le porter que lorsque le rituel le requérait expressément, il s'en para un jour pour aller à la pêche. Quand il revint de son expédition, il ne l'avait plus sur la tête et il était seul, alors qu'il était parti avec trois amis.

Il nous dit que le haut de coiffe n'avait pas cessé de dégringoler pendant la partie de pêche et que finalement, de fureur, il l'avait jeté dans l'eau en disant : « Eh bien, puisqu'il ne veut pas me rester sur la tête, essayez-le donc sur la vôtre! »

Il ajouta que ses amis et lui avaient attrapé des truites et que le soir ils les avaient cuites et disposées sur des feuilles de chou puant. Une grenouille couleur cuivre avait alors jailli des buissons qui entouraient leur campement et avait atterri sur son poisson. Il avait pris la grenouille et l'avait balancée d'où elle venait, avait jeté le poisson et s'en était fait cuire un autre. La grenouille avait réapparu et avait bondi sur le deuxième poisson. Il l'avait jetée de nouveau dans les buis-

sons et s'était fait cuire un troisième poisson. Quand la grenouille avait atterri une fois encore sur sa truite, il avait attrapé poisson et grenouille et les avait expédiés dans le feu qu'il avait ensuite ranimé avec du petit bois et attisé.

Il dit encore que la grenouille était restée accroupie dans les flammes pendant un long moment et qu'elle brillait comme du charbon ardent. Elle avait ensuite explosé et du coup le feu s'était éteint. Pendant la nuit qui avait suivi, ils avaient essayé de dormir mais ils entendaient tout le temps la voix plaintive d'une mère disant quelque chose à propos de son enfant.

Quand ils avaient pris le lendemain le chemin du retour, ils avaient croisé sur la plage une femme qui avait un colibri sur la tête et une canne couverte de grenouilles, et qui gémissait : « Où est mon enfant? Qu'avez-vous fait de mon enfant? Où sont ses habits? »

La peur les avait empêchés de s'arrêter mais, en pagayant le long de la plage, ils étaient passés non loin d'un homme au visage peint en rouge et noir qui leur avait dit : « Vous allez tous mourir. Le premier d'entre vous mourra quand vous arriverez au premier promontoire, le deuxième au deuxième promontoire, le troisième au troisième promontoire. Le prince regagnera le village, mais il mourra dès qu'il aura raconté son histoire. »

Mon frère ajouta que le premier de ses amis était mort comme l'homme l'avait annoncé, de même que le deuxième et le troisième. Il était rentré au village, seul. À peine nous avait-il dit ce que je vous viens de vous dire qu'il est mort lui aussi. Il était assis devant nous

en train de parler, juste comme je vous parle, et tout d'un coup, fini, il était mort et ne pouvait plus rien nous dire.

Ici la narratrice fit une pause, et pendant un moment il n'y eut d'autre bruit dans la maison que le crépitement du feu. La jeune fille allongea les doigts et regarda fixement ses mains, comme étonnée de les voir bouger. Puis elle les reposa sur ses genoux et continua son récit :

— Peu de temps après, une femme inconnue arriva dans notre village. Un colibri était perché sur sa tête et quand on lui parlait elle semblait ne pas entendre. Elle ne faisait que répéter : « Où est mon enfant? Où sont ses habits? »

Les anciens du village nous dirent que cela présageait d'autres malheurs, et ils avaient raison. Ma grand-mère me demanda de me cacher dans les latrines. Je ne voulais pas, mais comme elle insistait, j'obéis. Quelques jours après, alors que j'y étais toujours cachée, je sentis la terre trembler. Puis le village tout entier fut en feu. On aurait dit que la mer et le ciel brûlaient aussi. Quand je sortis de mon abri, il n'y avait plus personne de vivant et il ne restait rien. Les canoës, les maisons, les coffres-réserves, les mâts, tout n'était plus que cendres fumantes.

Je ne réussis à sauver qu'une chose, un petit bol en pierre que ma grand-mère m'avait donné quand elle m'avait fait me cacher. Le bol sous le bras, je me mis à marcher et c'est après avoir erré des jours et des jours que j'arrivai dans cette crique où votre fils m'a trouvée tout à l'heure.

Dans le silence qui suivit, la jeune fille vit la vieille esclave qui l'avait baignée le matin murmurer quelque chose à l'oreille de la femme du chef et la femme du chef murmurer quelque chose à l'oreille de son mari. Une autre esclave vint lui apporter une nouvelle collation.

— Ma femme et moi venons de perdre une fille, dit le chef. Le mât nouvellement érigé devant la maison est son mât mortuaire.

— L'emblème qui figure sur ce mât, le Squal, est l'un de mes emblèmes, dit la jeune fille.

— Alors rien ne s'oppose à ce que nous te prenions pour fille à la place de celle que nous avons perdue, dit la femme du chef. Le jeune homme qui t'a trouvée ce matin est du même côté des Haïdas que toi. Il sera désormais ton frère.

Quelques jours plus tard, on tint un potlatch pour confirmer l'adoption et l'histoire fut racontée encore et encore, si bien que la renommée de la jeune princesse se répandit à travers les Îles. Comme elle était en âge de se marier, des messagers ne tardèrent pas à se présenter devant la maison du chef, mandatés par les neveux d'autres chefs pour demander sa main à son père adoptif.

Avant la fin de l'année, Précieuse fut mariée, mais son époux — comme la femme de Corbeau — venait de la grande terre et c'est là-bas qu'il repartit vivre avec son épouse. Pendant bien des années, Précieuse ne vit pas sa famille adoptive, ce qui fut pour elle un chagrin que le temps n'atténua pas : elle racontait sans cesse à ses enfants des histoires des *Haida Gwaii* et rêvait constamment d'y retourner.

Un jour, le plus jeune de ses fils vint vers elle en disant : « Mère, les autres enfants se moquent de moi. Ils disent que je n'ai pas de grands-parents, que je n'ai pas d'oncles. Ils disent que je ne suis qu'un étranger, que je ne suis que le fils d'une orpheline. »

Cette insulte, bien que lancée par des gamins, eut sur Précieuse un effet décisif. Elle résolut de retourner avec ses enfants dans les Îles et d'y retrouver la famille qui l'avait adoptée bien des années auparavant. Son mari, ayant à cœur de faire ce qu'il pouvait pour réparer l'offense, accepta ce départ et lui donna des objets précieux et des provisions, ainsi que des canoës pour les emporter et des esclaves pour les convoyer.

Et c'est comme cela que Précieuse arriva de nouveau à Skidegate Inlet, mais vêtue cette fois de riches atours et ayant avec elle un peu plus qu'un petit bol en pierre.

Ses parents adoptifs étaient morts. Le jeune homme qui l'avait autrefois trouvée sur la plage et l'avait amenée dans la maison familiale occupait maintenant la place du père. Il accueillit Précieuse comme sa sœur et le fils aîné de celle-ci comme son héritier.

Tout allait parfaitement, et les choses auraient pu continuer de la même façon si ledit fils aîné ne s'était pas montré trop ardent. Chaque fois que son oncle partait pour la chasse, il rejoignait la couche de sa tante et il ne se passa pas longtemps avant que le bruit de cette impertinence ne parvienne aux oreilles de l'époux trompé.

— Je retourne chasser demain, et cette fois pour plusieurs jours, annonça l'oncle. Il rassembla son équipement et s'en alla le lendemain, mais sans s'éloigner

du village. Dans la nuit qui suivit, il surprit sa femme et son neveu au lit et dénonça publiquement leur trahison.

Le mari courroucé plaça son neveu, qui n'en menait pas large, dans un grand coffre à provisions dont il ferma hermétiquement le couvercle en le calfant avec de la gomme d'épicéa et en le sanglant avec une solide cordelette en écorce de cèdre. Puis il fit mettre à l'eau le coffre à marée descendante. « Comme ça, se dit-il, voilà une affaire réglée, personne ne reverra vivant ce maudit neveu et il n'ira plus jamais coucher avec les femmes des autres. »

Le jeune homme, tassé dans son coffre, affamé, févreux, fut chahuté par l'océan pendant un temps qui lui parut sans fin; un jour cependant, il sentit que son habitacle avait cessé de flotter. Il lui semblait entendre le bruit du ressac et des voix de femmes, mais il était trop faible pour appeler. Quelqu'un souleva alors le couvercle du coffre et la lumière du jour l'aveugla, ce qui ne l'empêcha pas d'entendre, assez distinctement cette fois, une voix de femme qui disait quelque chose comme : « Il est à moi. Qu'on l'emène à la maison! » Puis il perdit conscience.

Quand il se réveilla, la vision qui s'offrit à ses premiers regards fut celle d'une belle charpente à six poutres. S'étant redressé sur sa couche, il entendit une voix chaleureuse et forte qui lui disait :

— Sois le bienvenu, beau-fils. Va prendre place auprès de ta femme.

Un esclave le mena s'asseoir à côté d'une jeune femme; son visage lui était inconnu, mais dès qu'elle lui parla il sut qu'il avait déjà entendu sa voix.

— C'est toi, lui dit-il, qui m'a tiré du coffre.

— Oui, c'est moi, lui répondit-elle. Voici mon père, c'est le chef de notre village, ajouta-t-elle en désignant un vieil homme assis près du feu. À côté du chef, partageant son siège sculpté, se trouvait la femme la plus vieille qu'il ait jamais vue.

— Et voici ma grand-mère, dit la jeune fille.

— Bienvenu, mon petit, dit la vieille dame. Ses mots résonnaient comme des pierres lâchées une à une dans l'eau d'une rivière.

Des peaux d'aigle étaient accrochées à toutes les parois de la maison. Un aigle entra par le conduit de cheminée en prenant soin d'atterrir à bonne distance du feu. Le jeune homme l'observa attentivement. Le nouveau venu enleva sa peau et la suspendit, puis vint s'asseoir à côté des autres au centre de la pièce. Une fois sorti de sa peau d'aigle, il avait l'air d'un homme comme les autres.

— Voici l'un de mes fils, dit le chef.

— Salut, beau-frère, dit l'homme qui l'instant d'avant était un aigle.

Comme le comprit rapidement le jeune homme, il s'agissait d'un village d'aigles. Sa femme, ses beaux-frères, chacun dans la maison avait sa peau d'aigle accrochée à la paroi.

— Je voudrais aller chasser avec tes frères, dit-il ce soir-là à sa femme.

— Je vais demander à mon père, dit la princesse Aigle. Un moment plus tard, son beau-père le faisait venir.

— Prends cette peau, lui dit-il. Je l'ai moi-même portée quand j'avais ton âge. Bonne chance, prince Aigle.

— Fais seulement attention à une chose, dit la vieille dame, toujours assise aux côtés du chef. Si tu chasses avec les aigles, il peut t'arriver d'apercevoir la palourde géante. Elle est plus forte que toi. N'y touche pas!

Le jeune homme enfila la peau d'aigle, s'envola par le conduit de la cheminée et se mit à battre des ailes. Dès le premier jour, il attrapa un beau saumon. Le mois n'était pas terminé qu'il aidait déjà ses beaux-frères à rapporter des phoques, des otaries et des épaulards.

La vieille dame réitéra ses recommandations au sujet de la palourde.

Le premier jour du mois suivant, le prince Aigle réussit à rapporter tout seul un épaulard, ce qui le remplit de fierté. La vieille dame le mit de nouveau en garde contre le coquillage géant.

Le lendemain, il captura deux épaulards. Le jour d'après, pour la première fois, il aperçut la palourde. Il se mit alors à décrire des cercles au-dessus d'elle à basse altitude et se dit qu'elle n'avait vraiment pas l'air d'être plus forte que lui. Il l'effleura de ses serres, histoire de lui faire peur, mais ce fut pour découvrir qu'il ne pouvait s'en détacher, quelque effort qu'il fasse. Il eut beau se tordre dans tous les sens, battre des ailes, pousser son cri d'aigle, la palourde ne bougea pas et c'est lui qui se sentit bientôt attiré vers le bas.

Alors que sa tête était arrivée au niveau des vagues, l'un de ses beaux-frères vint à son aide; il lui planta ses serres dans les épaules et se mit à battre furieusement des ailes. Mais leurs forces conjuguées ne suffirent pas

à contrer celle de la palourde et tous deux furent entraînés vers l'eau. Un troisième, un quatrième, puis un cinquième aigle vinrent s'ajouter à la colonne d'oiseaux aux ailes battantes. Tous les membres de la famille princière des aigles, chacun avec ses serres plantées dans les épaules du précédent, furent attirés en chaîne au fond de l'eau.

Au village la vieille dame entendit leurs cris et se dit : « Ça y est. C'est la palourde et ce maudit petit-fils qui se croit supérieur. »

Enfilant sa peau d'aigle, devenue avec le temps toute mince et effilochée, elle opéra un décollage brutal. Il ne restait plus au-dessus de l'eau que le cou et la tête du dernier aigle de la chaîne. Elle lui planta ses serres dans les épaules et battit l'air de ses ailes fragiles.

Tout doucement la colonne des aigles émergea des flots et chaque oiseau qui s'élevait au-dessus des vagues entendait pour la première fois le chant de la grand-mère des aigles. Au moment où le dernier aigle atteignait la surface de la mer, un grand craquement se fit entendre et la terre trembla comme une feuille au vent.

Les aigles regagnèrent le village toujours agrippés les uns aux autres, la grand-mère au sommet de la colonne, continuant à chanter doucement. Mais, accrochée aux serres du dernier de la chaîne, une peau pendait, vidée de son contenu. Le prince Aigle était resté dans l'eau avec la palourde.

Sa femme fut inconsolable. Elle ne voulait plus ni manger, ni dormir, ni voler. La situation devenant critique, la vieille dame se résolut à parler au chef :

— Ta fille va mourir, lui dit-elle, à moins que tu ne passes sur la désobéissance qu'a commise son mari et que tu ne le ressuscites.

Le chef des aigles écouta son avis et se dirigea vers un angle de la maison où se trouvait un coffre en pierre. Il en souleva le couvercle et dégagea ainsi une ouverture sur la mer. Il y glissa son épuiette et ramassa tout ce qui pouvait avoir été perdu dans l'océan. Puis il passa en revue ses trouvailles, rassembla les os de son gendre, les essuya soigneusement un à un et les disposa sur un lit d'algues. Il sauta ensuite au-dessus d'eux, d'avant en arrière et d'arrière en avant, pendant quatre jours. Le deuxième jour, les os s'enrobèrent de chair. Le troisième jour, ils commencèrent à bouger. Le quatrième jour, le prince Aigle était sur pied et au complet, devant sa femme et sa grand-mère, jurant de ne plus jamais mettre en doute les dires de la vieille dame.

Quelques jours plus tard, le jeune homme reprenait ses chasses. Il rapportait régulièrement des saumons, des phoques, des otaries, des marsouins et des épaulards. Mais avec le temps il devint morne et silencieux, comme s'il ne prenait plus le même plaisir à vivre parmi les aigles.

— Qu'est-ce qui tracasse donc ton mari? dit un jour le chef à sa fille.

— C'est qu'il a le mal du pays, père, répondit-elle. Il aimerait retourner dans son village au pays des hommes. Et, après une courte pause, elle ajouta : Moi aussi, j'aimerais bien y aller.

Le chef des aigles n'aborda pas le sujet pendant plusieurs jours. Puis il appela son gendre.

— Ma fille m'a fait part de ton désir de retrouver ton peuple, lui dit-il. Tu peux partir. Et puisqu'elle souhaite t'accompagner, j'y consens. Mais prenez ces trois galets. Pour atteindre ton village, il vous faudra voler assez longtemps. Quand vous vous sentirez fatigués, lâchez l'un de ces galets. Vous pourrez trouver du repos là où il tombera.

Ils partirent le matin suivant et prirent leur envol vers l'ouest. L'un des deux portait un galet dans chacune de ses serres; l'autre portait un galet dans l'une et un petit ballot dans la seconde. Vers le soir, ils lâchèrent l'un des galets qui tomba dans la mer. Un îlot boisé apparut où ils se reposèrent.

Ils firent de même le deuxième et le troisième soir. Le quatrième jour, lorsqu'ils eurent quitté l'île née de leur dernier galet, ils étaient encore au-dessus de la mer, mais pouvaient déjà apercevoir la terre à l'horizon. Ils arrivèrent avant le soir au village de Skidegate Inlet. De petites fumées montaient des toits des maisons, ces maisons que le prince Aigle avait longtemps pensé ne jamais revoir.

Ils posèrent leur petit ballot sur la plage et se perchèrent tout contre le conduit de cheminée de la maison du chef afin de se mettre au courant des derniers événements. C'est ainsi qu'ils apprirent que l'oncle du prince Aigle était mort et que c'était son deuxième neveu qui lui avait succédé. Le prince Aigle entendit aussi la voix de sa mère, la princesse Précieuse. Elle vivait donc encore.

Il regagna le sol à tire d'ailes, retira sa peau d'aigle et se présenta sur le seuil de la maison du chef, son frère.

— Frère, lui dit-il. Je suis revenu. J'ai ma femme avec moi. Nos affaires sont sur la plage. Nous inviteras-tu à entrer?

— Entre, je t'en prie, frère, répondit le chef. Je ne m'attendais pas à te revoir, mais j'ai bien souvent pensé à toi. Vous êtes tous les deux les bienvenus.

Le prince Aigle appela donc sa femme tandis que les esclaves de son frère allaient chercher le ballot sur la plage. De petit qu'il avait été, leur bagage était devenu si important qu'il fallut toute une troupe d'esclaves pour le porter car il consistait maintenant en une série de coffres contenant à profusion de la viande de phoque, d'otarie et d'épaulard.

Le prince Aigle retrouva sa mère, des cadeaux furent échangés et Précieuse donna à la princesse Aigle un petit bol en pierre, celui-là même avec lequel elle était arrivée au village après l'incendie de Cumshewa Inlet.

Les deux époux s'installèrent dans la maison du chef. Le prince Aigle, revêtu de sa peau d'aigle, partait chaque matin à la chasse au gros gibier. Il était très admiré de toutes les femmes du village, mais ne leur accordait pas la moindre attention, sauf à l'une d'entre elles qu'il se mit à couvrir du regard, la belle le lui rendant bien.

Sa femme, la princesse Aigle, allait tous les matins se baigner dans la rivière et emplissait son petit bol en pierre d'eau qu'elle remuait avec la plume d'aigle qu'elle portait toujours dans les cheveux. Un jour, l'eau devint laiteuse dès qu'elle la toucha avec sa plume. À mesure qu'elle l'agitait, le liquide se faisait de plus en plus épais et visqueux. Elle rentra à la maison et sortit

sa peau d'aigle. Juste au moment où elle l'enfilait, son mari revint.

— Où vas-tu donc? lui demanda-t-il, mais elle refusa de lui parler.

Sans un mot elle s'envola par le conduit de la cheminée. Le prince son époux enfila à son tour sa peau d'aigle et s'envola à sa suite en l'appelant à grands cris.

— Ne me suis pas, lui lança-t-elle. Va retrouver l'autre femme.

Mais il continua à la suivre et à l'appeler jusqu'au moment où elle fit volte-face brusquement, très haut au-dessus de la mer, et le fixa du regard en entonnant un chant qu'il n'avait encore jamais entendu.

Le malheureux prince vit alors ses plumes se flétrir comme feuilles à l'automne et dans sa chute il crut sentir ses oreilles s'emplier d'un coassement de grenouilles.



LA FEMME SQUALE

ÉPILOGUE



Voici que nous en arrivons enfin à ce qui est peut-être l'image la plus étrange et la plus puissante de ce petit livre : celle de la Femme Squal (Dogfish Woman).

Avant que le lecteur ne fasse sa connaissance, il est bon qu'il sache ce qu'est, dans la vie réelle, le squal appelé *chien de mer*, ou *roussette*. C'est un petit requin, mesurant d'un mètre vingt à un mètre cinquante, que l'on rencontre fréquemment sur la côte Nord-Ouest. Ce requin miniature occupe une place extrêmement importante dans l'iconographie des Haïdas sous sa forme emblématique de Squal. Le fait que l'on appelle les requins femelles d'une taille supérieure, en grand nombre également, des « mères squales » — alors que l'on ne désigne jamais sous le terme de « petit du requin » le dogfish — marque peut-être la situation prééminente de ce dernier.

Ajoutons que la représentation classique dudit squal pourrait bien être l'exercice d'abstraction le plus ingénieux de tout le bestiaire haïda. Bien qu'il soit impossible au premier regard de faire le lien entre le visage large, les grands yeux fixes, le front haut du

Squale emblématique, et le petit requin au corps mince et luisant qui porte le même nom, un examen plus attentif fait apparaître que la transition s'opère logiquement, par une série d'étapes soigneusement étudiées, chacune des caractéristiques importantes de l'animal se retrouvant dans sa forme symbolique.

La Femme Squale, créature énigmatique et fascinante entre toutes, emprunte en général au mâle héraldique la plupart de ses traits, c'est-à-dire le front haut barré de rides profondes, les joues fendues par des ouïes, les dents acérées et triangulaires, les pupilles en ellipse, le regard glaçant. Elle possède en outre quelques particularités bien à elle : le nez en forme de bec incurvé jusqu'à la bouche, la lèvre inférieure ornée d'un labret comme en portent les femmes haïdas de noble famille.

Il faudrait pouvoir faire l'historique de ses relations avec l'animal réel et expliquer au lecteur les raisons d'une semblable apparence. C'est malheureusement impossible, car le mythe qui s'y rapporte — et qui comptait probablement parmi les plus importants de la tradition orale des Haïdas — s'est perdu. D'innombrables récits, alimentés par une mythologie autrefois si riche qu'elle paraissait inépuisable, ont ainsi disparu de la mémoire des hommes. Qu'au moins dans ce livre la Femme Squale en soit le symbole! Des deux ou trois choses que l'on sait d'elle, la principale est qu'elle avait la réputation d'être un chaman aux pouvoirs exceptionnels tirant sa puissance magique de l'esprit du squale, avec lequel elle entretenait des liens étroits.

Peut-être existe-t-il quelque part quelque vieille personne qui en connaîtrait un peu plus sur son histoire; peut-être y a-t-il dans quelque recueil oublié quelque note rédigée par quelque ethnologue ayant depuis longtemps quitté ce monde qui nous en dirait davantage. Pour l'instant, il nous faut nous contenter de laisser son image grise fermer la porte par laquelle nous avons jeté un coup d'œil sur les fantômes, pour moitié issus de notre mémoire, pour moitié inventés, de quelques-uns des monstres, animaux et individus à l'existence improbable ayant vécu et revécu dans l'imagination des anciens Haïdas leurs aventures à rebondissement, fantastique épopée que le génie des poètes, sculpteurs, peintres, danseurs et chanteurs de ce peuple renouvelait et revivifiait constamment.

Ce qu'il nous reste de la parade splendide issue de cette conjonction d'énergies et de talents ne mérite même pas le nom de souvenir. Il s'agit tout au plus d'une tentative de recreation à partir tantôt de fragments de chansons, tantôt d'images immobiles, estompées par le temps, figées dans des attitudes de musée, tantôt de relations exsangues faites par des gens du dehors ne possédant pas la connaissance intime des choses.

La lumière volée par Corbeau s'est obscurcie pour nous tous, mais elle scintille encore faiblement dans les maisons du peuple des Îles et la magie des *Haida Gwaii* — dont l'existence précède l'âge mythique — est encore puissante. Les vieux fantômes continueront à hanter le pays jusqu'à ce que des esprits nouveaux le repeuplent.

Rien n'existe peut-être encore alors que tout ceci se passe. Et il se pourrait que rien n'arrive avant bien longtemps.

Mais nous pouvons en tout cas être certains que quelque part, sur les berges de quelque rivière, quelqu'un ou quelque chose vit, même si ce n'est pas nous, certains aussi que Corbeau et dame Souris sont assez malins pour faire rouler leurs histoires, quoi qu'il advienne, sans que rien ni personne ne les arrêtent.

NOTES BIOGRAPHIQUES

BILL REID

Bill Reid, sculpteur et peintre, s'est donné pour but de prolonger et de revivifier la tradition du peuple dont il est issu. Tout au long de sa riche carrière d'artiste, il a employé les matériaux traditionnels des Haïdas, cèdre rouge et argilite notamment, mais il a travaillé aussi le buis, l'ivoire, le bronze, les métaux précieux. Parmi ses chefs-d'œuvre, on peut citer le mât emblématique dressé à Skidegate, à Haïda Gwaii (anciennement les îles de la Reine-Charlotte), la sculpture en bois *Le Corbeau et les premiers hommes* (Vancouver), de nombreuses sculptures monumentales en bronze ainsi que des pièces de petite dimension, d'un art admirable, qui figurent dans des musées et des collections privées un peu partout dans le monde. L'exposition « Les Amériques de Claude Lévi-Strauss » (Musée de l'Homme, Paris, 10 octobre 1989 - 24 avril 1990) fit une place importante à son œuvre.

C'est par la sculpture et la peinture que les artistes Haïdas s'expriment traditionnellement. En 1981, Bill Reid eut l'idée d'utiliser le crayon pour donner vie aux héros mythiques, créant ainsi ce qu'il appela des *monochrome ghosts*. Ses premiers dessins apparaissent dans l'ouvrage de George MacDonald *Haida Monumental Art* (1981). Une série de dix dessins, plus fouillés, fut exécutée en 1982-83. C'est cet ensemble qui est donné ici.

Écrivain de talent, Bill Reid est aussi l'auteur de *Out of the silence* (1971) et, avec Bill Holm, de *Indian Art of the Northwest Coast : A Dialogue on Craftsmanship and Aesthetics* (1975).

Ses écrits sont rassemblés dans la seconde édition de *Solitary Raven : The Essential Writings of Bill Reid*, ed. Robert Bringhurst, avec une postface de Martine Reid, D&M Vancouver/Toronto, 2009 [2000].

Un ouvrage, largement illustré, retrace son itinéraire d'homme et d'artiste : *Bill Reid*, par Doris Shadbolt, éd. Douglas and McIntyre, Vancouver/Toronto, 1986.

Plusieurs sites Internet traitent de l'œuvre de Bill Reid. En voici quelques-uns : www.theravenscall.ca, ainsi que www.billreidgallery.ca

ROBERT BRINGHURST

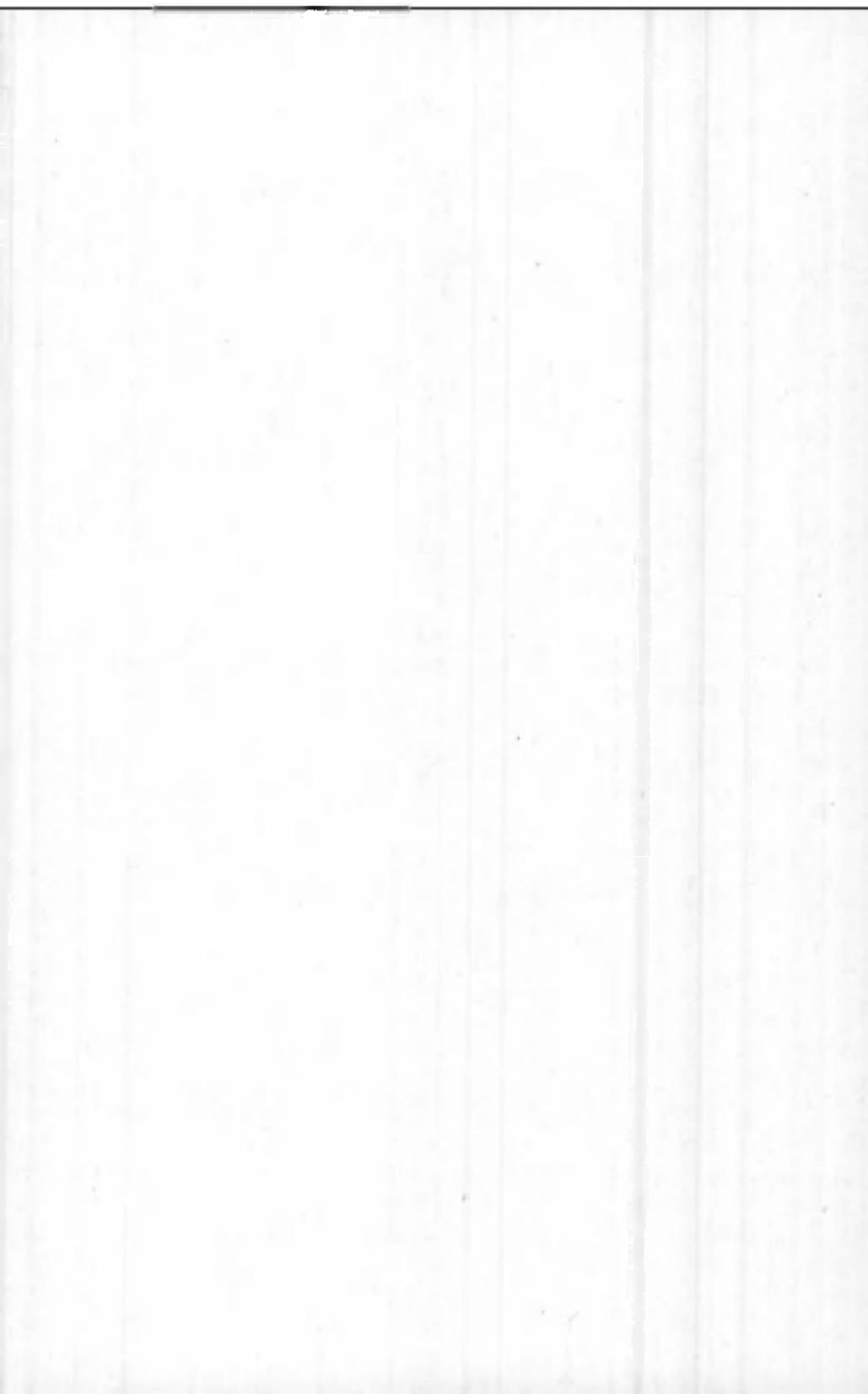
Robert Bringhurst, poète, a trouvé ses sources d'inspiration dans les mythologies grecque et amérindienne. Il est l'auteur de nombreux recueils de poèmes dont *Bergschrund* (1975), *Tzuhalem's Mountain* (1982), *The Beauty of the Weapons* (1982), *Selected Poems* (2009). Les anthologies de ses poèmes, sont des classiques de la poésie canadienne.

Son étude détaillée de la littérature classique haïda, *A Story as Sharp as a Knife*, publiée tout d'abord en 1999, vient de faire l'objet d'une seconde édition révisée (D&M, 2011). Il est aussi le traducteur de deux volumes de poésie narrative haïda : *Nine Visits to the Mythworld* (D&M, 2000) par Ghandl de Qayahll Llaanas, et *Being in Being: The Collected Works of Skaay of the Qquuna Qiighawaay* (D&M, 2001). Cette trilogie a été sélectionnée par le Times de Londres comme le livre de l'année en littérature.



TABLE DES MATIÈRES

Préface.....	7
Avant-propos.....	13
Présentation des Îles	15
Corbeau vole la lumière.....	17
La maison des castors	27
Les premiers hommes.....	33
Grand-Pêcheur	41
Le bec arraché	53
Mère Ours	63
Le mariage de Nanasingit.....	79
Les chasses du Wasgo	89
L'Aigle et la Grenouille	97
La Femme Squalé, épilogue.....	115
Notes biographiques.....	121



AUTRES TITRES DES PLAINES

Je suis Corbeau, David Bouchard et Andy Everson

La plus belle création de Corbeau, David Bouchard
et Andy Everson

Les Sept enseignements sacrés, David Bouchard
et Kristy Cameron

Nokum, David Bouchard et Allen Sapp

Qu'Appelle, David Bouchard et Michael Lonechild

Sous la lune de Corbeau, David Bouchard et Andy Everson

Shi-shi-etko, Nicola I. Campbell et Kim LaFave

La pirogue de Shin-chi, Nicola I. Campbell et Kim LaFave

Les premières nations, Robert Livesey et A.G. Smith

D'Est en Ouest, Pierre Mathieu

Etuk et Piqati, Marie Rocque

L'Arbre sacré, Phil Lane

La forêt d'Antaya, Angélique Antaya

Le cri du Loon, Monique Genuist

Le crépuscule des braves, Nadège Devaux

www.plaines.ca

7000c

Imprimé au Canada par Friesens Corporation
sur du papier 50 % recyclé et certifié FSC pour
les pages intérieures de ce livre.

